L'UNIVERSITE DE L'ALBERTA

L'IDEALISME SOCIAL DANS L'OEUVRE DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE

par



GILLES C. CADRIN

THESE

PRESENTEE A L'ECOLE DES GRADUES

DE L'UNIVERSITE DE L'ALBERTA

EN VUE DE L'OBTENTION DU DIPLOME

DE MAITRISE ES LETTRES

DEPARTEMENT DE LANGUES ROMANES

EDMONTON, ALBERTA

SEPTEMBRE, 1968

UNIVERSITY OF ALBERTA

FACULTY OF GRADUATE STUDIES

The undersigned certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate Studies for acceptance, a thesis entitled "L'Idéalisme Social dans l'Oeuvre de Charles-Louis Philippe" submitted by Gilles C. Cadrin in partial fulfilment of the requirements for the degree of Master of Arts.

ABSTRACT

Toward the end of the nineteenth century a writer who attracted some of the worthier critics of his day came briefly to prominence, only to die at the age of thirty-five. However the enduring value of the work of Charles-Louis Philippe (1874-1909) is still recognized among those who understand its real qualities. We have attempted here to investigate the essential themes that characterize his work.

His serious critique of contemporary society, his vision of the natural and honest man, reveal a sincere social idealism which may be seen in his struggle with certain problems of the time. These problems are also universal and permanent. Such concerns find precisely the right climate among the utopian dreams of the *fin de siècle* as anarchism and socialism entered a phase of great hopefulness. An utterly new society seemed just around the corner.

We have decided to divide this work into two parts. First we shall take up the negative side of Philippe's thought, the presentation of the brutal facts. This is the first step in the understanding of Philippe's social

message as embedded in his work and this step is basically anarchistic, proposing the destruction that must precede valid reform.

We have centered this critique around such questions as love, education, city society and class, which are obsessive preoccupations in Philippe.

In the second part we have had to turn to latent assumptions in the work to extract the constructive values which are present only by implication. Such values as "calm", "equality" and "justice" are constantly opposed to the false values of the degraded society the work presents. The new society would attest to such qualities, and one arrives at a strangely personal sort of socialism, a particular manner of understanding the "sanctity" of work and the uniquely Philippian style of human compassion.

RESUME

La fin du dix-neuvième siècle a vu naître un auteur qui a attiré l'attention de certains écrivains les plus reconnus de son temps. Puis, très jeune, Charles-Louis Philippe (1874-1909) est mort pour tomber aussitôt dans l'oubli. Pourtant certains critiques ont toujours compris la valeur de son oeuvre, qui ne manque pas d'intérêt et qui est encore d'actualité. Ainsi nous avons voulu sonder la pensée de Philippe et découvrir les thèmes les plus importants qui définissent son oeuvre.

Son engagement soit dans la critique de la société, soit dans l'exposition des vertus de l'homme intègre, nous ont révélé un idéalisme sincère, qui se manifeste dans sa lutte contre les problèmes sociaux de son époque, problèmes vraiment éternels. Cette orientation devient d'autant plus évidente que son oeuvre témoigne de cet idéalisme plus large des rêves de la fin du siècle, alors que les artistes puisaient chez les anarchistes et les socialistes surtout, les visions de l'avènement d'une société nouvelle.

Pour cette raison nous avons divisé ce travail en deux parties. D'abord c'est l'aspect négatif de Philippe qui nous présente une critique de la société afin d'en révéler sa réalité brutale. Il s'agit là d'un premier pas qui est anarchiste, celui de la destruction nécessaire qui précède

toute réforme .

Nous avons exposé cette critique en ce qui concerne de tels problèmes que l'amour, l'éducation, la société des villes, les classes, qui ont beaucoup préoccupé Philippe.

Dans la deuxième partie de cette analyse, nous avons voulu extraire le message implicite de Philippe qui oppose à cette société qui se désintègre, la vie "égale" et "calme" de quelques "justes", ceux qui ont gardé leur vertu malgré le climat néfaste qui les entourait. Telle serait la société idéale que Philippe a voulu proposer à travers son propre "socialisme", sa façon de comprendre le travail, et son sentiment très personnel de pitié humaine.

REMERCIEMENTS

Je ne saurais trop remercier le professeur Allison Connell qui m'a introduit à l'oeuvre de Charles-Louis Philippe et qui, dans l'enthousiasme de ses propos, a développé en moi une compréhension et un intérêt qui m'a permis d'entreprendre cette étude.

Je me fais aussi un plaisir de remercier le professeur Charles H. Moore dont la bienveillance m'a permis d'obtenir des documents qui m'ont été d'une très grande valeur.

A mon épouse, pour sa confiance et son encouragement, je dis toute ma reconnaissance.

TABLES DES MATIERES



INTRODUCTION

INTRODUCTION

Alors que la lutte se poursuivait contre le symbolisme, Camille Mauclair prenait la position suivante:

> Si l'art ne devient pas social, il crèvera. Le socialisme triomphera. Le peuple nous reniera si nous n'avons pas su lui faire comprendre que nous lui sommes utiles. [1]

De la même façon, lorsque Bourget avait publié Le Disciple en 1889, il avait voulu rappeler à l'écrivain quelle était sa responsabilité morale auprès de la société. Il est vrai que l'idée n'était pas nouvelle - les romantiques s'étaient posés auparavant comme la conscience de l'humanité - mais cette idée acquérait d'autant plus d'importance qu'elle contredisait les théories de l'art pour l'art, théories qui continuaient d'influencer les écrivains de la fin du siècle. Ainsi Bourget, en accordant à l'auteur le pouvoir, et en lui donnant le devoir de moraliser [2] offrait aux jeunes écrivains la liberté qui leur permettait d'exploiter leurs tendances anarchistes ou socialistes.

1 Georges Le Cardonnel et Charles Vellay, La Littérature contemporaine, ed. Société du Mercure de France, (Paris, 1906), p. 64.

2 H.A. Needham, Le développement de l'esthétique sociologique en France et en Angleterre au XIXème siècle, ed. H. Champion, (Paris, 1926), p. 200.

Par conséquent, comme le montre E.W. Herbert,[3] il n'est pas surprenant de voir nombre de jeunes artistes dans les rangs des socialistes, se considérant comme faisant partie du prolétariat, et pour cette raison, ayant les mêmes causes. Aussi Herbert conclut sa thèse en disant que si tous les auteurs n'ont pas senti l'urgence et la nécéssité de prendre part aux questions sociales du temps, la plupart de ceux-ci, à un degré ou l'autre, ont essayé de participer aux réclamations du peuple, afin de voir s'établir une meilleure société.[4]

Charles-Louis Philippe fut un de ces artistes. Dès sa jeunesse, il avait pris conscience de la dureté de la vie et de l'injustice de la société. C'est pourquoi il a fait de son oeuvre un regard sur la vie; présentant souvent d'une façon romancée des tranches de sa vie personnelle, faisant revivre les moments de bonheur qu'il avait vécus, réclamant la fin des injustices et des souffrances qui venaient troubler sa vie et celle des pauvres vers lesquels allait son affection. Ainsi d'une part il a condamné les abus de la société, et d'autre part il a proposé des réformes sociales et humaines qui témoignent d'un idéalisme profond et sincère.

3 The Artist and Social Reform, France and Belgium 1885 - 1898, ed. Yale University Press, (New Haven, 1961), p.40.

4 Ibid., p. 208.

Pour comprendre l'oeuvre de Philippe il est important de voir jusqu'à quel point l'idéalisme faisait partie de sa personnalité. On sait qu'il avait, comme enfant, de grands espoirs. En effet dans La Mère et l'Enfant, il a exposé ses rêves qui semblent si paradoxales lorsqu'on considère la direction qu'il a donnée à son oeuvre. Lui qui allait maudire les riches, lorsqu'on lui annonçait qu'il avait obtenu une bourse pour aller au lycée, entrevoyait avec enthousiasme la possibilité de la richesse.[5] Lui qui allait prêcher la pitié avait comme plus grand désir de devenir officier afin de dominer.[6] Et bien d'autres rêves s'ajoutaient à ceux-là:

> J'ai connu tant d'espérance que mes désirs étaient sans limites.[7]

Mais Philippe s'était bâti des châteaux et un jour tout devait commencer à s'écrouler: on lui refusa l'admission à l'Ecole Polytechnique, et c'est à Cérilly, dans l'humiliation du retour et l'incompréhension de ses parents,[8] que devait commencer chez Philippe, une prise de conscience qui le conduirait un jour à renoncer à ses rêves bourgeois,

5 Charles-Louis Philippe, La Mère et l'Enfant, ed. Nouvelle Revue Française, (Paris, 1950), p. 107.

6 Ibid., p. 137.

7 Ibid., p. 149.

8 Charles-Louis Philippe, "Le Journal de Roger Jan," La bonne Madeleine et la pauvre Marie, ed. Nouvelle Revue Française, (Paris, 1961), pp. 100-112 ; et Charles-Louis Philippe, Le Père Perdrix, ed. Fasquelle, (Paris, 1948), pp. 193-207.

pour laisser se développer en lui, un autre idéalisme parfois tendre, parfois violent, mais toujours sincère et qui allait marquer toute son oeuvre littéraire.

En effet, Philippe sentait en lui une vocation de poète et, au sortir du lycée, il avait cherché dans la poésie un moyen d'évasion. S'étant mis en contact avec Mallarmé et Ghil, c'est alors que commença pour lui "l'époque des poèmes obscurs et tarabiscotés." [9] Mais ce dilettantisme littéraire ne devait être que de courte durée:

> Arrivé à Paris en janvier 1895, il continue à suivre Mallarmé puis, peu à peu, évolue vers une prise de conscience du tragique quotidien que traduiront dans L'Enclos non seulement ses poèmes et ses nouvelles, mais aussi ses articles critiques. [10]

Philippe, avait donc fait volte-face. En effet, la question de l'art social, sujet très en vogue, et la rencontre de Louis Lumet [11] firent que Philippe, se détourna de l'intellectualisme, pour chercher dans le réel les sujets de ses écrits. Lui qui avait souffert, qui avait été humilié, qui avait vu ses rêves s'effondrer et qui à

9 Emile Guillaumin, Mon compatriote Charles-Louis Philippe, ed. Bernard Grasset, (Paris, 1942), p. 28.

10 Michel Décaudin, La crise des valeurs symbolistes, Vingt ans de poésie française 1895 - 1914, ed. Privat, (Toulouse, 1960), pp.39-40.

11 Charles-Louis Philippe, Lettres de Jeunesse, ed. NRF, (Paris, 1957). "L'existence que je mène est assez régulière: sortir avec un ami, Louis Lumet de préférence, ... p. 11; "Nous causions d'art en étant un peu excités,..." p. 16.

Paris vivait dans la pauvreté, avec un sentiment de déracinement, avait découvert que ses écrits, pour être de quelque valeur, devaient être l'expression de la vie, avec ses misères, avec ses déceptions mais aussi avec ses moments de beauté. Car, c'est là la matière qui peut absorber les émotions qui jaillissent de l'âme de l'auteur, et qui, à leur tour, sensibilisent l'âme du lecteur.

Philippe voulait que son oeuvre soit écrite avec émotion, si bien qu'il s'inquiétait lorsqu'il sentait en lui une sécheresse de sentiment qui l'empêchait d'être ému pendant qu'il écrivait. [12] En effet, dans un article intitulé "Sur le vers" [13] il avait défini le poète: il voyait l'âme du poète comme le réceptacle de toutes les manifestations des données du monde, lesquelles créent ce qu'il appelle "l'état d'âme." Parce que le poète est l'être le plus sensible il peut alors discerner chacun des frissons de son âme et les reproduire selon l'intensité qu'il ressent. [14] Et, comme sa sensibilité était grande, Philippe portait en lui-même un bagage de ces émotions qui allaient se traduire en compréhension et en pitié pour ceux que la vie avait

12 Parlant de ses souffrances et de ses inquiétudes, Philippe disait à Vandeputte: "J'en suis au passage de mon roman où la jeune fille est naive et voit l'amour tout beau, or j'ai mille peines à être ému comme il le faut pour écrire; des phrases extasiées me seraient venues en d'autres temps au lieu de ces phrases froides " Lettres de Jeunesse, p. 45.

13 Charles-Louis Philippe, "Sur le vers," L'Art Social, (août, 1896), 55-57.

14 Ibid., 55-56.

moins favorisés.

Comme l'a fait remarquer Giraudoux, Charles-Louis Philippe a été le seul auteur qui a pu parler du peuple non en bourgeois mais en homme du peuple. [15] Pourquoi a-t-il réussi où d'autres avaient échoué? La réponse la plus simple, c'est qu'il n'est pas resté indifférent envers ces gens du peuple, ces déclassés qu'il décrivait. Ainsi, alors qu'il condamnait ceux qui avaient fait du roman un prétexte d'études sociales ou psychologiques, il disait:

> ... un romancier doit décrire son personnage comme s'il s'agissait de lui-même: en allant de l'intérieur à l'extérieur. Il doit surtout l'aimer, ou bien encore le haïr, ce qui, n'est-ce pas, revient au même. [16]

Par son intérêt, Philippe a senti la souffrance, les misères, et même le peu de relief qui marque la vie des humbles, et, de tous ces éléments, il a voulu faire un beau cadre. Car il a vu derrière la façade de ces vies sans éclat et même répugnantes, une beauté et une richesse à laquelle le bourgeois a toujours été aveugle. Cette beauté, par exemple, c'est l'âme d'une petite prostituée [17] avec les drames qui ne parviennent jamais à lui enlever son image d'innocence.

15 "Charles-Louis Philippe," Littérature, ed. Bernard Grasset, (Paris, 1941), pp. 89-90.

16 "Enquête du Gil Blas sur le mouvement littéraire," Les amis de Charles-Louis Philippe, XIX, (décembre, 1961), 432.

17 Charles-Louis Philippe, Bubu de Montparnasse, ed. Fasquelle, (Paris, 1947).

C'est aussi la régularité au travail d'un Baptiste Dumont,[18] l'intégrité d'un Félicien Teyssèdre [19] et le courage d'une mère. [20]

Or, une oeuvre peut être utile tout en étant belle. C'est pour cela que Philippe a considéré son oeuvre comme devant avoir une valeur positive auprès du peuple. Il ne faudrait pas croire, par contre, qu'il a déclaré ouvertement vouloir guider l'humanité. Non, il n'a pas eu cette audace, et, lorsqu'il en a parlé, c'est avec discrétion. Dans une lettre à Vandeputte il dit:

> J'ignore, si l'un et l'autre nous serons de grands écrivains, mais ce que je sais bien, c'est que nous appartenons à la race qui va naître, c'est que nous serons au moins l'un des petits prophètes très nombreux qui, peu de temps avant sa venue, annonçaient le Christ et prêchaient déjà selon sa doctrine. 21

Evidemment Philippe veut que son oeuvre soit une oeuvre d'art, mais il veut enraciner son oeuvre dans la vie naturelle, afin qu'elle ne s'écarte pas des problèmes fondamentaux de l'homme et des préoccupations sociales de son temps. Il n'allait pas pour cela s'enrôler dans les partis anarchistes ou socialistes. Certes, il a suivi Louis Lumet

18 Charles-Louis Philippe, Charles Blanchard, ed. NRF, (Paris, 1956).

19 Charles-Louis Philippe, Croquignole, ed. Fasquelle, (Paris, 1930).

20 La Mère et l'Enfant et Charles Blanchard.

21 Lettres de Jeunesse, p. 71.

alors que par des lectures et des présentations théatrales on visait à l'éducation du peuple. [22] Mais ce sera de courte durée et de peu de ferveur. A ce propos, il admettait:

> Peut-être n'est-ce pas en ma faveur, mais j'aimerais beaucoup mieux rester toujours chez moi à penser à ce que je veux écrire. [23]

Il y a donc là une note de remords qui dévoile bien le tiraillement entre l'homme idéaliste qui sent en lui le devoir d'améliorer la société, et l'homme qui veut être artiste. Alors en refusant de se soumettre à un mode de penser, Philippe a réussi à trouver sa voie. Voici comment il définit le poète:

> L'artiste est un bon ouvrier qui s'écoute et, dans son coin, avec candeur d'âme, écrit ce qu'il entend. Je ne fais pas de différence entre le beau sabotier d'un village qui fait des sabots comme il les rêve - et l'écrivain qui conte la vie comme il la voit. [24]

Tel est le premier pas de l'auteur, c'est à dire, décrire ce qu'il voit, recréer la vie parce que la vie comporte une beauté et un enseignement. [25] Mais l'auteur ne peut plus

22 "Le théâtre civique, "L'Enclos, (juin, 1897), 31-32, et (juillet, 1897), 34-38.

23 Lettres de Jeunesse, p. 40.

24 Ibid., p. 27.

25 Dans une enquête de L'Effort (1898) on demandait dans quel sens un intellectuel devait diriger son activité et Philippe répondait comme suit: "On écrit pour soi, (...) avec le tout petit espoir que quelques-uns nous liront, quelques-uns du joli peuple des provinces qui sait encore aimer. On essaie de lui apprendre que le ciel, les champs, les femmes et l'amour sont beaux.""Réponses de Charles-Louis Philippe à diverses enquêtes", Les amis de Charles-Louis Philippe, XVII, (Décembre, 1959), 319-320.

rester impassible devant les abus de la société, abus qui ont été engendrés par un siècle de révolution sociale, économique et morale, car il porte en lui-même une vision de la réalité, où les rêves se mêlent à sa vie de tous les jours. Cette vision, c'est la prise de possession du déroulement journalier de la vie avec ses instants de beauté et de charme, avec l'arrivée des misères et des déceptions, ou encore avec la présence des travers humains qui font croire au malheur de vivre. L'homme ordinaire peut se laisser endormir ou hypnotiser par la fatalité de cette vision et parvenir à en accepter la laideur comme irrémédiable, mais pour ce qui est du poète, il arrive qu'il triomphe de cette torpeur qui semble endormir les populations et élève la voix pour dénoncer l'atmosphère souillée qui sévit. Il fait alors entendre son message.

Il peut s'adresser au peuple parce que, pardessus les bruits de la foule, et les faussetés qui flottent dans la société, il écoute son âme et se laisse transporter vers les idéals de l'harmonie humaine. En effet Philippe possédait l'idée d'un âge d'or futur, car ayant reconnu le désordre du monde présent, il avait abandonné ses rêves de grandeur pour venir "chercher chez les pauvres son équilibre et sa foi". [26] Maintenant pauvre comme eux, souffrant comme eux,

[26] Charles-Louis Philippe, Marie Donadieu, ed. Fasquelle, (Paris, 1951), p. 77.

instruit à l'école de la compréhension et de la pitié, Philippe vivait du même espoir qu'eux, de voir s'établir sur terre, un monde plus humain, un monde qui lui permettrait de vivre les jours de calme et de plénitude qui avaient rempli la vie de ses parents. Par contre, avant d'atteindre ce paradis, où devait régner l'harmonie par l'unité volontaire dans l'effort, et par l'abolissement des classes, il s'imposait un travail de destruction de l'état présent avec ses injustices et ses erreurs. A ce premier pas, ferait suite un travail de reconstruction qui guiderait l'humanité vers de nouvelles voies.

Ainsi comme nous le verrons, l'oeuvre de Charles-Louis Philippe se compose en grande partie d'une critique de la société, car en entrant dans le monde adulte, il en a découvert l'horreur. C'est alors qu'il a commencé à peindre cette société. Il l'a regardée alors qu'elle s'abêtissait à convoiter de fausses valeurs et il l'a exposée dans ses torts et travers. C'était pour lui sa façon de combattre. Ainsi Philippe a parlé de l'amour; il a montré comment la société avait corrompu ce sentiment noble et il en a exposé les conséquences. Puis il s'en est pris aux éducateurs qui par leur irresponsabilité contribuaient à créer le marasme dans lequel la société vit. Ce marasme il l'a tracé alors qu'il a fait l'esquisse de la ville, donnant un aperçu de son climat peu humain. Finalement, nous verrons sa critique des riches.

Cependant, malgré tous ses griefs contre la société et bien qu'il ait reconnu la lâcheté du peuple ("j'ai compris, ..., que le peuple aimait trop les plaisirs mauvais"[27]), Philippe a vu la possibilité de montrer un mode de vie se basant sur une vertu profondément humaine, qui pourrait conduire l'humanité vers une cité plus harmonieuse. Cet aspect positif de l'oeuvre de Charles-Louis Philippe formera la deuxième partie de ce travail. En effet son oeuvre comporte un message qui, bien que rarement explicite, se dégage soit de sa critique, soit de l'exposition des vertus de ses personnages qui vivent une vie régulière et calme dans l'accomplissement de leur devoir. Ainsi nous verrons comment chez Philippe, l'idéalisme prend la forme de l'anarchisme, du socialisme, et de l'humanisme parce qu'il veut que l'homme se transforme en même temps que les structures sociales. C'est pour cette raison, que l'oeuvre de Philippe présente le travail comme une vertu qui peut sauver l'humanité. Et, comme la misère et les malheureux font partie de la société présente, Philippe invite l'homme à développer en lui une conscience plus humaine, qui hâtera l'avènement de l'humanité idéale dont il rêvait.

27 Bubu de Montparnasse, p. 110.

PREMIERE PARTIE

LA CRITIQUE DE LA CITE HUMAINE

CHAPITRE PREMIER

L'AMOUR

Dans son court roman, La pauvre Marie, Charles-Louis Philippe a repris l'histoire d'une belle âme de son village, une infirme, et il l'a fait revivre dans ses espoirs, rêvant d'amour et de bonheur comme dans les livres où elle voyait vivre les fées et les princes. Pour elle, l'amour était un sentiment qui avait la force de surmonter les infirmités du corps pour venir puiser les grâces du coeur. Hélas, la pauvre Marie s'était bien trompée: les belles amours des contes de fées n'existent pas, et l'auteur faisait la réflexion suivante:

> Le monde pense que l'amour est un sentiment pur, un fluide subtil, et qu'il éclaire les hommes. Ce n'est pas vrai. Si l'amour était un sentiment pur, on aimerait une femme parce qu'elle est bonne. [1]

Certes, les poètes ont toujours parlé de ce sentiment pur, en terme d'immatérialité, d'intangibilité, mais ce sentiment quoique si puissant, ne peut, dans ses manifestations primitives, se rendre aux richesses du coeur, car cet amour plus "bas" s'arrête à la beauté des visages et prive ainsi

[1] La bonne Madeleine et la pauvre Marie, p. 92.

de bonheur la personne qui avait osée croire à la vertu bienfaisante de l'amour. Alors, Philippe termine le récit en ces termes de dépit:

L'amour est un sentiment grossier. [2]

Combien ce cri de protestation semble justifiable! En effet, Philippe a voulu exposer dans ce roman, l'image de la déception qui remplit les vies de ceux qui, comme Marie, vivent de rêves innocents et purs. Ainsi, elle qui avait rêvé au bonheur, réalisait maintenant qu'il était futile de le chercher à travers l'amour puisque ce sentiment lui semblait vide de son sens, et vulgarisé au point de ne plus exister dans sa forme idéale.

Le pur amour qu'il avait connu d'ailleurs pendant sa propre adolescence, Philippe nous l'évoque afin de nous faire comprendre le drame du passage de l'adolescence à l'état adulte, du rêve à la réalité; drame où les brutalités du monde adulte détruisent les amours intangibles de l'adolescent. "Pourquoi faut-il que tout amour finisse?"[3] demandait Philippe, sentant que les amours simples et pures de l'adolescence peuvent mourir. L'amour exalté qu'il avait connu, c'était un rêve, un mouvement d'extase, qui au lieu de jeter l'émoi dans son corps, remplissait son âme d'une impression qui l'invitait aux rêves de bonheur éternel. Mais qu'est-il resté de ces amours?

2 La bonne Madeleine et la pauvre Marie, p. 93.

3 Ibid., p. 128.

"Hélas! rien n'est plus, la nature n'a pas gardé la trace de nos émois,..." [4]

Dans"Le clair amour et l'innocence" Philippe retrace les souvenirs de ses amours d'enfance en exposant leur pureté, pour n'avoir connu l'amour que dans ses charmes intangibles. En somme, il a voulu reproduire les premiers bienfaits de l'amour pur chez tout adolescent. Ainsi il parle de l'amour qui faisait rêver: "Votre seule présence exauçait mes rêves"[5] et qui, lorsqu'il était au lycée, le rendait plus fort. Philippe insiste sur l'aspect bienfaisant de l'amour vrai: il parle des années où son "âme un peu s'encarna" [6] et comment, grâce à sa simplicité, Aline le "fit retourner aux sentimentalités premières". [7]

Donc, on voit dans ces pages que lorsqu'il parle de ses propres amours, il a l'impression que l'amour l'a libéré lors de l'éveil de ses sens, l'a aidé à se développer, à se montrer fort. En somme, l'amour a tout fait pour rapprocher les deux amis, en nivelant leurs différences et en leur enseignant la compréhension mutuelle. Et pourtant malgré sa beauté et sa grandeur, l'amour idéal de son adolescence ne peut régner sur le monde car il prend des expansions qui

4 "Le clair amour et l'innocence," La bonne Madeleine et la pauvre Marie, p. 127.

5 Ibid., p. 130.

6 Ibid., p. 132.

7 Ibid., p. 132.

en détruisent la noblesse. En effet, l'amour en progressant sort des cadres de l'intangible et de l'immatériel, car l'homme, par la procréation, désire immortaliser ses amours. C'est à ce stade que prend fin l'amour sacré du temps de la jeunesse et naît "l'amour noir" [8] qui flotte sur le monde. Seuls ceux que la mort vient chercher alors qu'ils sont encore jeunes peuvent préserver leur innocence. Tel fut le sort de la soeur de Philippe, Madeleine, morte à quinze ans, et c'est pour prolonger en sa mémoire le rêve de sa pureté qu'il l'a fait revivre dans une image d'innocence, de bonté et de tendresse. [9] C'est à sa vertu, un chant d'éloge où il se console, en pensant qu'elle a trompé la fatalité en mourant comme ces fleurs de mai avant que les vents d'orage viennent briser leur beauté.

Pour les autres, il se mêle à la vie un concours de fatalités qui les entraînent vers les amours fausses et charnelles que Philippe trouve si néfastes. C'est pourquoi il est rempli de déception:

> Si je fus triste et las, c'est à cause des brutalités m'entourant. [10]

Alors deux sentiments naissent chez Philippe: nostalgie et révolte. Nostalgie parce que la société adulte ne répond pas aux rêves de pur amour comme Philippe dit l'avoir connu dans

8 "Le clair amour et l'innocence," p. 132.

9 La bonne Madeleine, pp. 7-32.

10 "Le Journal de Roger Jan," p. 97.

les contes de Catulle Mendès. [11] Il découvre tous les jours les horreurs de la société et malgré sa résistance, ses efforts sont vains car la société vit de cet amour "noir", qui détruit les rêves les plus innocents et qui par ses promesses fausses, induit l'homme à l'action dont il ne tirera que dégoût et remords. C'est alors que Philippe se révolte contre la fausseté de cette manifestation de la vie.

"Le Journal de Roger Jan" nous décrit le drame du combat entre l'amour innocent et l'amour charnel, en faisant ressortir le rôle de la société qui, abusant des élans de la jeunesse, leurre le jeune homme vers des actes dont il se fera reproche. Par ses allures d'insouciance et de légèreté, la société fait croire au bonheur, et Philippe voit en cette attitude, le déguisement de la société qui essaie de cacher ses souffrances et d'oublier l'ennui. Ce déguisement c'est aussi le rire qui marque les foules d'une impression fausse de joie et de liberté dans l'âme. Ces rires qui font croire à la tranquillité de l'âme, ce sont les armes qui rongent la résistance du jeune homme, imbu des avertissements et des conseils de ses parents.

Philippe, à propos de lui-même, nous parle des longues mises en garde de ses parents [12] et c'est à cause de cet enseignement et à cause de l'idéalisme naturel à l'adolescent

[11] Philippe a voulu l'en remercier en lui dédiant ses "Quatre Histoires de pauvres amours," La bonne Madeleine, pp. 95-96.

[12] Le Père Perdrix, pp. 49-54.

que le jeune homme souffre des déchirements de son âme lorsque la société lui offre ses premiers appâts. Ainsi un soir, Roger Jan se vit en contact avec ces filles aux rires invitants; il sentit naître en lui des émois délicats et encore fort dans sa détermination, il s'écriait:

> L'Amour! ... Oh! Je ne serai pas la bestiole de cette fange!
> J'aurais voulu gifler une femme qui avait les bras nus, ce soir. [13]

Premier combat, première victoire, mais il fallait compter sur la conspiration de la société, qui comme Jean Jacques Rousseau l'a démontré, corrompt l'individu. En effet le jeune homme est noyé dans ce qu'il appelle souvent un climat de convoitise, de perniciosité, de corruption et de désordre qui lui fait croire à l'universalité du mal et le laisse seul avec son idéalisme. Philippe énumère quelques-uns des événements qui viennent conduire Roger Jan à la perte de son innocence: un soir, il fait la rencontre d'un de ses amis de collège, symbole de la jeunesse, mais hélas, il s'agit de cette jeunesse que la société a corrompue. Ce jeune homme parle de la noce qu'il faisait avec les bonnes de son patron et Philippe ajoute:

> ... il vivait dans ses yeux le reflet d'un dernier spasme. [14]

Il y a ensuite les cafés-concerts où, au milieu des fumées, des chants et des rires, la vigilance du jeune

[13] "Le Journal de Roger Jan", p. 98.

[14] Ibid., p. 99.

homme est endormie. Les chanteuses invitent à l'amour et glorifient l'éternel rut:

> Elles disent, de voix claires encore, l'éternel rut atteignant les humanités. Sous toutes paroles, sous tous airs doux, cela se faufile: et leur sourire en vice accompagne. [15]

Finalement dans le tumulte des rires et des chants, le jeune homme se laisse aller à l'amour, mais au lieu d'en tirer les émois qu'on avait tant clamés, il avoue que la volupté n'a d'agréable que ses promesses. Alors, il ajoute cette question:

> Aurait-on en soi-même ses raisons d'être heureux? [16]

Lorsque Philippe terminera son roman Marie Donadieu, il exprimera définitivement son désaveu vis-à-vis l'amour en affirmant sa force, en condamnant l'erreur du mariage [17] et en accusant la femme d'être "un poids mort qui ronge, qui attaque le poids vivant." [18] C'est alors qu'il décidera de chercher le bonheur en rejetant l'"amour dévorant". [19] Mais avant d'arriver à cette compréhension de la vie, le cheminement est long et pour la plupart sans terme, et c'est pour cela que l'oeuvre de Philippe est remplie de critique

15 "Le Journal de Roger Jan," p. 100.

16 Ibid., p. 102.

17 Marie Donadieu, p. 311.

18 Ibid., p. 314.

19 Ibid., p. 311.

vis-à-vis l'exploitation de l'amour. En effet, il reconnaît que sous le masque du rire on a faussé la hiérarchie des valeurs, ayant fait de l'amour l'aspiration la plus convoitée, espérant trouver là le bonheur:

> Pauvre humanité! En proie à des légendes d'amour et de jeunesse, elle va! Elle rit, et l'écho lui renvoie son rire, et elle prend cela pour le rire des choses.
> Ceux qui le savent pleurent comme je pleure. Les autres rient toujours. 20

Ainsi lorsque Philippe parle de l'amour et de ses manifestations, c'est en ces termes: "la fange", [21] "fornication",[22] "volupté", [23] "brutalité",[24] "l'éternel rut",[25] "acte d'égoisme à deux",[26] etc...

Charles-Louis Philippe observe la masse humaine qui toujours poursuit un bonheur fluide qui lui échappe sitôt qu'elle croit le posséder. C'est cela qui l'attriste. Il voit comment la société se trompe continuellement et par malheur trompe des âmes innocentes: les jeunes et les pauvres. Et c'est en leur nom qu'il proteste et qu'il signifie son désaveu vis-à-vis la mentalité irresponsable de la société. Ainsi, pour montrer son désaccord, Philippe a

20 "Le Journal de Roger Jan," p. 105.

21 Ibid., p. 98.

22 Ibid., p. 111.

23 Ibid., p. 103.

24 Ibid., p. 97.

25 Ibid., p. 100.

26 Ibid., p. 110.

terminé "Le Journal de Roger Jan" par le suicide de Jan, symbolisant par là l'échec de la jeunesse et de son idéalisme, mais surtout le refus d'accepter cet état de tromperie et de faux bonheur.

En somme, Philippe reconnaît que les amours innocentes de sa jeunesse ne peuvent plus exister, mais au lieu de se réfugier par ses rêves dans le monde qu'il avait aimé, Philippe entreprend de montrer comment, dans le monde des pauvres, l'amour est un objet de souffrance, car, comme les riches, ils confondent amour et bonheur. Ainsi, en nous étalant leur misère et leur conflit, il nous invite à la pitié et à la compréhension puisque ce sont des victimes auxquelles on a tendu l'appât sans leur donner le bonheur promis. Ces victimes ce sont des Berthe Méténier, des Marie Donadieu, des Marie. C'est aussi un Charles-Louis Philippe parce que l'Amour n'appartient plus maintenant aux âmes rêveuses et innocentes mais plutôt à ceux qui sont riches, beaux et forts. Ceux qui sont sans argent ou qui sont gueux doivent souffrir et regarder les riches passer, la femme au bras, accompagnés de leur bonheur. Mais qu'y a t-il pour les pauvres? Bubu de Montparnasse nous renseigne sur leur sort:

> Les autres, ceux qui sont pauvres, ceux qui sont laids et ceux qui sont timides, se promènent parmi les restes de la fête et cherchent dans les coins quelques débris qu'on leur aura laissés. 27

Parfois la souffrance des pauvres devient insupportable car eux aussi ont connu le plaisir jadis, et le cherchent

27 <u>Bubu de Montparnasse</u>, p. 10.

éternellement, c'est alors que dans leur exaspération, ils se laissent aller au crime. "Le Vampire de Muy" [28] et "La chair de trois gueux" [29] illustrent cette psychologie. En effet, dans ce dernier, en des termes qui rapprochent Antoine, Pierre et Jean de la nature animale, Philippe expose la déchéance à laquelle la pauvreté les a réduits. Ce sont trois roulants, qui traînaient par les routes leurs corps fatigués et dépérissants, semblables à "trois ours harassés."[30] Ils vivaient de pain et de repos. Or le soir, comme ils se reposaient, ils virent des amoureux, et se rappelant leurs amours passées, ils "sentirent la grande force du rut mouvementer leur être". [31] Le désir de la femme avait éclaté en eux mais, parce qu'ils étaient pauvres et laids, ils durent voler ce bonheur en violant cette femme qui destinait son corps à un riche amant. Selon Philippe, tel est le sort du pauvre, sujet aux mêmes désirs que le riche, mais n'ayant pas l'argent nécéssaire, il ne fait que convoiter le bonheur des riches. Il peut aussi se résigner mais s'il se révolte et parvient à assouvir ses désirs d'amour, son remords et son dégoût sont si grands que, comme Jean, après le viol, il ne peut que dire: "Oh! Oh!"[32] Rien ne pouvait mieux montrer

28 Les Chroniques du Canard Sauvage, ed. NRF, (Paris, 1923) pp. 179-181.

29 voir La bonne Madeleine, pp. 115-125.

30 Ibid., p. 116.

31 Ibid., p. 121.

32 Ibid., p. 125.

que ces deux interjections, typiques du style de Philippe, la portée de la gêne de ces hommes qui s'étaient fait justice. On sent chez eux une lassitude et un dégoût de vivre qui fait dire à Philippe:

> Après avoir possédé une femme, on est las de vivre plus que jamais. 33

Dans "Le pauvre amour en chair", l'auteur a voulu nous faire sentir le bouleversement qui envahit l'âme de celui qui s'engage à connaître l'amour: alléché par les yeux chantants et rieurs d'Alice, Georges passe de déceptions en déceptions; chambre sale, indifférence de la femme, etc... Ainsi après avoir cherché l'évasion dans le royaume des charmes de l'amour, Georges découvrait la triste réalité et se sentait envahi par une profonde tristesse à laquelle le seul remède semblait l'oubli dans la mort.

> L'oubli! mon Dieu, l'oubli! et dormir en une inconscience de bête, dormir vers le vide . 34

Comme on vient de la voir, l'amour pour Charles-Louis Philippe prend un sens tragique car la société lui donne un caractère qui est tout-à-fait en contradiction avec l'amour intangible et idéalisé de la jeunesse. Ainsi, il voit en l'amour une manifestation de la bêtise humaine par laquelle l'homme marche d'égarement en égarement. Alors il renonce à l'amour qui ne dépasse pas les premières données des sens.

33 "Le pauvre amour en chair," La bonne Madeleine, p. 148.

34 Ibid., p. 153.

Mais le mal ne s'arrête pas là, car il est un abus de l'amour qui, en plus de détruire le rêve chez l'homme, détruit chez l'individu le respect et ruine son corps. Cette forme de l'amour, c'est la prostitution, et Philippe, après avoir connu la vie de ces femmes, alors qu'il était en train de composer Bubu de Montparnasse, disait avec angoisse à son ami Henri Vandeputte:

> Lorsque la Société pervertit certaines âmes, on sent qu'on est en présence d'un crime. Je trouve cela bien plus terrible que l'assassinat d'une impératrice d'Autriche. [35]

Cette sorte de crime devient le thème très important de trois romans, dans lesquels il a montré comment la société est coupable, soit d'avoir forcé la jeune fille à chercher à travers l'amour un moyen de vivre, soit de l'avoir invitée au vice et ainsi à sa perte, en faisant miroiter devant ses yeux des promesses de richesses et de luxe.

Bubu de Montparnasse, roman dans lequel Philippe fait l'esquisse du tableau de la prostitution à Paris, se base sur une aventure personnelle, et c'est pour cette raison que si nous sentons que celui-ci, à l'instar des réalistes et des naturalistes, a voulu étaler dans toute son horreur la vie de prostituée, c'est qu'il a voulu jeter à la face de la société et surtout à celle de la bourgeoisie, la monstruosité de son crime. Philippe a toujours considéré les riches comme la source des misères du monde, comme ceux qui acquièrent leur bonheur aux dépens des pauvres. Alors c'est pour leur faire

[35] Lettres de Jeunesse, p. 115.

sentir le poids de la honte qu'il entreprend de décrire la condition d'une de ces prostituées dans toute sa réalité brutale.

Ainsi, lorsque Philippe écrivait à son ami, il lui parlait d'une certaine Berthe, lui disant sa bonté:

> Elle n'était pas faite pour cette vie. C'était une bonne enfant intelligente et tendre qui aurait dû passer une vie tranquille. [36]

Alors pour mieux montrer la monstruosité du crime qui se commet par la société, Philippe a peint Berthe dans toute sa candeur et son innocence, en somme il a fait d'elle une petite "sainte" que la société a viciée. Il l'a peinte "douce", d'une famille pauvre, vivant dans le Paris des riches, subissant les tentations de leurs richesses, recevant par leurs sourires l'invitation au plaisir et au confort. Telle est la façon dont les jeunes filles se perdent, vivant dans une société basée sur l'inégalité, où leur père, les pauvres, n'ont rien à leur offrir pour les préserver des tentations.[37] Dans leurs balancements elles deviennent les proies vulnérables de ces monstres que la société a créés. Ces monstres de volonté ce sont des Bubus de Montparnasse, et même si dans le roman Philippe semble glorifier la force et la volonté de Bubu, il ne faudrait pas oublier qu'il s'est servi de lui pour nous faire comprendre le fatalisme qui pèse sur le pau-

36 Lettres de Jeunesse, p. 115.

37 Bubu de Montparnasse, p. 50.

vre, car il est vrai que Philippe a dit avoir aimé Bubu,[38] mais seulement parce qu'il a vu en lui une victime de la société, d'où la double gravité de la faute, où l'on tourne le pauvre contre le pauvre. Voici comment Philippe rattache Bubu à des conditions socio-économiques:

> Il devint souteneur parce qu'il vivait dans une société pleine de riches qui sont forts et déterminent les vocations. Ils veulent des femmes avec leur argent. Il faut bien qu'il y ait des souteneurs pour leur en donner. [39]

Toutes ces ignominies se commettent au nom de "la bête d'amour" [40] qui entraîne les sociétés dans les désordres et l'injustice, abusant des jeunes filles qui ne rêvaient que d'amour honnête et qui, parce que les pauvres doivent souffrir deviennent des victimes. Ainsi dans Bubu de Montparnasse, Philippe a voulu protester contre la prostitution, ce plaisir qui "est mauvais parce que les hommes n'y mettent pas d'amour." [41] Comme résultat, la vie des prostituées est une chaîne de misères. Misères physiques: mauvais traitements, fatigue, froid, syphilis, etc...; misères morales: honte, absence d'amour réel, angoisse, etc... Tout cela, Philippe l'a vu ou l'a appris de Marie, celle qui aurait inspiré Berthe

[38] "Quand j'ai conçu Bubu, je voulais d'abord faire un personnage rebarbatif. Puis, je l'ai compris. J'ai vu ses origines, ses souffrances, ses raisons devant la vie, et je me suis mis à l'aimer." La Littérature Contemporaine, (1905), p. 167.

[39] Bubu de Montparnasse, p. 60.

[40] Ibid., p. 30.

[41] Ibid., p. 174.

Méténier. Il s'était lancé aussi dans la lecture des livres de sociologie et de statistique [42] pour qu'en montrant la prostitution sous son vrai jour, il puisse inciter le lecteur à un désaveu de ces conditions. Il voyait en cela un premier pas vers des réformes sociales et c'est ce qu'il exprimait à son ami Vandeputte:

> ...quand on voit certaines choses de trop près on est plein de douleur comme unchien. On est tout en larmes. On a des colères contre la Société et l'on devient anarchiste. 43

Le message de Philippe est évident et n'en serait-il que de la franchise de l'auteur dans ses descriptions et dans l'apport des détails de la vie de Berthe, le lecteur ne pourrait manquer de s'enflammer contre un tel abus de l'humain.

Dans Croquignole, nous trouvons encore ce thème de l'innocence qui se fait corrompre alors que la société se ligue contre une jeune couturière qui ne connaît que la loi du travail. Seul son labeur occupait sa vie, lorsque vint Mme Fernande, une prostituée, lui parler de son métier d'amour. Puis ce fut Claude qui peu à peu l'arracha de son travail en lui enseignant le repos.

Dans ce roman Philippe nous montre un autre aspect de lui-même car au lieu d'accuser exclusivement la société il a réussi à s'objectiver et en somme à se moquer de lui-même.

42 Lettres de Jeunesse, p. 117.

43 Ibid., p. 118.

En effet, il se présente sous les traits de Claude Buy, jeune homme qui s'amourache d'Angèle et parce qu'il espère faire son bonheur avec elle, lui aide dans son travail, et un jour l'invite à la campagne passer le dimanche. Il est rempli de bonnes intentions mais les bonnes intentions se montrent vaines et mêmes paradoxales. Ainsi il pensait: "J'ai aéré son travail", [44] alors qu'Angèle concluait:

Il y a des jours où l'on peut se passer de travailler. [45]

Sans le vouloir, il avait fait une brèche à sa vertu et par la fatalité qui pèse sur le pauvre, Angèle devenait la victime de Croquignole, le nouveau riche en quête de plaisir et d'amour. Alors, à l'encontre de Marie Donadieu, qui, par tous les moyens tente de s'accrocher au bonheur, Angèle, une fois ses rêves détruits, se suicidera plutôt que de faire les rues.

C'est dans cet acte de désespoir que se résume la condamnation de Philippe. En effet, il expose là le drame qui fait suite à la destruction de l'idéalisme qui fait partie de toute personne, car d'après Philippe, l'homme possède en lui-même un fond de bonté qui installe en chacun des rêves d'amour tendre et pur. Tous vivent de cet idéalisme jusqu'au temps où la société vient souiller leurs rêves. Alors le désespoir les envahit et les vainc.

Ainsi, après avoir découvert l'horreur de la vie, certaines personnes comme Roger Jan ou Angèle ne veulent que

[44] Croquignole, p. 190.

[45] Ibid., p. 190.

se détruire pour oublier. D'autres s'endorment dans l'acceptation de la brutalité de la vie, mais d'autres, plus conscients, plus rêveurs, décident de combattre. Tel fut le choix de Charles-Louis Philippe qui en exposant la brutalité des rêves détruits, a voulu louer l'amour intangible qui par sa vertu peut améliorer l'état de la société.

CHAPITRE 2

L'EDUCATION

Comme on vient de le voir, c'est en des termes sévères que Charles-Louis Philippe a dénoncé ce climat qui, au lieu de donner à l'amour les pouvoirs magiques dont chantent les chansons, fait descendre sur le monde la soif du plaisir factice, et qui loin de le guider vers un plus haut destin, l'entraîne vers une prostitution de la vie en ensorcelant l'âme de l'homme au point de lui faire oublier la vraie beauté et l'harmonie possible. Ainsi, il s'en est pris aux riches mais il a essayé de trouver dans la société, ce qui contribuait à engendrer ce marasme qui favorise une condition, où le pauvre est la victime la plus durement éprouvée. Alors il a découvert que si l'argent était l'objet par lequel on gâtait les plus belles manifestations de la vie, la mauvaise éducation était responsable en grande partie pour ce climat de convoitise, d'injustice, et de fausseté dans lequel la société souffre.

A premier abord, il peut sembler étonnant d'entendre dire que Charles-Louis Philippe fut assez pédagogue pour traiter avec perspicacité des fautes que commettent les parents

et la société, lorsqu'il s'agit de diriger leurs enfants, mais si l'on considère qu'il consacre trois de ses livres à l'éloge de la bonne éducation,[1] on peut comprendre comment il a été capable de percevoir les fautes de la mauvaise éducation. Cependant il ne faut pas s'attendre à un traité bien ordonné mais seulement à une certaine signification qui se dégage du fond de son oeuvre et qui nous dévoile le bagage de simplicité campagnarde qu'il a puisée de la bouche de ses parents. Ce ne sont pas des réflexions savantes mais plutôt de ces commentaires et de ces pensées qui ont fait dire à Francis Jourdain lorsque la mère de Philippe s'est rendu auprès de son fils mourant:

> La mère parlait comme écrivait l'enfant. [2]

En effet Charles-Louis Philippe a été marqué par la juste éducation de ses parents et c'est parce qu'il l'a reconnue qu'il a écrit La Mère et l'Enfant, dans lequel il fait ressortir le rôle créateur de la mère qui comprend les besoins de l'enfant et le prépare pour son rôle dans la société. Mais d'autres parents ont failli à la tâche, comme nous allons le voir dans son roman Marie Donadieu qui présente jusqu'à un certain point l'antipode de La Mère et l'Enfant, et qui montre comment la petite orpheline privée de l'éducation de ses parents s'achemine vers la dégradation.

[1] Les trois livres suivants traitent en partie de l'éducation: La bonne Madeleine, La Mère et l'Enfant, Charles Blanchard.

[2] "Né en soixante-seize," Europe, LIX, (novembre, 1950),83.

Pour avoir compris l'importance de la bonne éducation, Philippe s'est révolté contre les parents qui, soit par faiblesse, soit par ignorance, ont manqué à leur devoir. Ainsi c'est par cette insistance sur la responsabilité des parents et de la société que nous pouvons expliquer la compréhension et la pitié de Philippe envers ceux qui sont les victimes. Et par extension, on peut même voir en son admiration obsédante pour le criminel sa façon de justifier un mal dont les parents et la société sont en général les responsables. Tel est le cas de Bubu qui, jusqu'à un point, avait reçu une bonne éducation mais qui, lorsque vint le temps de l'apprentissage, malgré les mises en garde de ses parents, apprit son métier surtout à l'école des rues. Philippe nous parle des rencontres qu'il fit:

> Les unes étaient des apprentis qui, chaque soir, rôdaient et riaient dans toutes les rues. Les autres étaient ce que l'on aime à rencontrer dans la rue: les petites filles de quatorze ans, celles de quinze et celles de seize. Elles sont les filles de parents pas trop sévères qui font l'éducation de la jeunesse par le moyen de la liberté. [3]

Pour avoir connu l'exigence [4] de ses parents vis-à-vis sa soeur, il est évident que Philippe fût consterné par l'insouciance de certains parents trop confiants qui négligent de surveiller leurs enfants. C'est dans La bonne Madeleine

3 Bubu de Montparnasse, pp. 42-43.

4 Selon Jacques de Fourchambault, cette sévérité de la mère s'expliquerait du fait que Madeleine est en réalité Félicie, fille illégitime de Madame Philippe. Charles-Louis Philippe, le bon sujet, ed. Denoël, (Paris, 1943), pp. 31-32.

que nous pouvons voir le sens de la responsabilité que démontre la mère lorsqu'elle gronde Madeleine pour être allée dans la campagne rencontrer des amis.[5] Philippe rejette donc l'éducation relâchée qui, en somme, invite l'adolescent à faire fausse voie, car c'est à travers ces rencontres que Bubu apprit à manier les femmes.

D'après Charles-Louis Philippe, ces parents peu rigides invitent leurs enfants à la débauche et mettent en péril ces âmes innocentes qui n'ont pas appris à se méfier de la vie. Les victimes sont nombreuses; c'est Berthe Méténier, Angèle Leneveux et c'est même Charles-Louis Philippe qui a bâti son roman Marie Donadieu, autour de la personne de celle qui avait abusé de lui et le fit tant souffrir. Ainsi à sa façon, Philippe a fait revivre Marie, belle, séduisante et passionnée comme Emma Bovary, en exposant ce qui dans son éducation l'a amenée à chercher dans la vie les plaisirs charnels les plus intenses.

Il faut remarquer en passant que c'est dans ce roman que l'on constate le plus l'influence des romanciers naturalistes chez Philippe, alors qu'il essaie de montrer à travers l'hérédité, le milieu social et l'éducation, comment Marie est le produit des influences qui l'ont moulée. Par contre dans ce roman, on ne sent pas le détachement du romancier naturaliste, ni même l'ironie et le mépris de Flaubert, mais plutôt une attitude de l'auteur, qui, tout en n'acceptant pas

5 La bonne Madeleine, pp. 17-18.

la conduite de Marie Donadieu, se montre plein de compassion et de compréhension pour celle qui l'a trompé. C'est en somme la répétition de l'adieu ferme et calme qu'il lui avait dit dans sa dernière lettre:

> Je te dis adieu et bien adieu, sans trop de reproches et sans colère. Je ne regrette pas celle que tu es, je regrette celle que tu pouvais être. 6

Pour ce qui est de l'hérédité, Philippe présente Marie comme la fille d'un homme "bon vivant", qui aimait la vie bien vécue, un homme passionné et ivrogne, et d'une femme qui l'a abandonné pour accompagner un autre homme. Alors Philippe a subtilement suggéré le lien entre les fautes des parents et les défauts de l'enfant, à la manière de Zola. Il a montré Marie surnoise, désireuse d'attention, égoïste et même portée à l'alcool. Voici un portrait plein de vie par lequel Philippe veut montrer que Marie portait déjà les tares de l'alcoolisme de son père, et qu'elle éclatait déjà du désir de manifestations accentuées:

> Un jour on battait à la batteuse dans une des fermes que surveillait Basile. Ils tombèrent au milieu du repas. Pendant qu'il allait visiter la grange, elle resta avec les ouvriers. Il revient et la trouva campée sur la table, debout, ayant bu un verre de vin, et criant à tue-tête:... 7

Certes la théorie héréditaire que Philippe exploite dans ce roman peut sembler amusante de nos jours, mais combien ne croient-ils pas encore maintenant ce dicton selon lequel

6 "Lettres de Charles-Louis Philippe à celle qui fut Marie Donadieu," Les amis de Charles-Louis Philippe, XX, (décembre, 1962), 485.

7 Marie Donadieu, p. 11.

les enfants hériteraient des travers de leurs parents? Pour cette raison, il ne faudrait accuser l'auteur d'avoir exploité une théorie désuète, mais il faudrait voir plutôt sur qui Philippe a fait retomber le blâme réel.

En effet s'il faut admettre que Marie avait naturellement certains penchants, l'éducation que lui a donnée Basile, ce grand-père mou et débile, lui a permis de se développer selon toutes ses inclinations. Lui, qui pour ses enfants "eut toujours peur de ne pas montrer assez de fermeté" [8] entourait Marie d'attention et de bons soins, jaloux de sa présence, et riant à ses bêtises:

> ... celle-ci, il ne lui reprochait rien: trop heureux de la trouver charmante! [9]

En Basile Boudon, Philippe a voulu montrer l'illogisme des parents qui laissent passer leur sensibilité et leurs émotions avant leurs principes et leur raison, et qui ainsi aident leurs enfants à s'engager dans la voie de la complaisance. C'est aussi l'image des parents aux doubles standards car, en ce qui est de l'éducation formelle de ses filles, il avait cru bon de leur enseigner le travail et la responsabilité, en faisant d'elles des ménagères alors que pour Marie il avait choisi le couvent:

> Mais pour celle-ci, la vie s'appuyait à une autre base, la femme avait la caresse et le chant et, sans le savoir, Basile ajoutait le charme à la forme naturelle des lèvres, et la culture, et la grâce, et tout ce qui entraîne à l'amour. Il la fit entrer dans un couvent. [10]

8 Marie Donadieu, p. 4.

9 Ibid., p. 12.

10 Ibid., p. 17.

Comme nous l'avons dit auparavant, il semblerait que Philippe ait voulu recréer une Emma Bovary [11] en la personne de Marie. Plusieurs points se comparent: toutes les deux sont de classe paysanne, chacune reçoit une éducation "bourgeoise", toutes les deux sont emportées par un idéal de vie romanesque qui se termine en un roman d'amours trompeuses. Cependant, c'est par l'attaque de Philippe contre l'éducation formelle de Marie qu'il nous semble entendre l'écho de Flaubert qui reprochait au père Rouault d'avoir trop désiré de noblesse pour sa fille. En effet, n'est-ce pas là la réaction de l'homme du peuple, qui se courbe devant le prestige de l'éducation mais qui en même temps considère l'éducation comme un danger qui peut le détourner des lois primordiales de la vie, c'est-à-dire, lois de modération, de justice et de travail.

Ainsi Philippe a démontré clairement son opposition devant l'éducation de la femme et par cela, il a laissé transparaître son malaise devant la femme du peuple, qui, en s'instruisant, s'embourgeoise et ainsi s'éloigne du peuple. En effet dans Bubu de Montparnasse, Pierre Hardy désire une femme qui soit de son rang et de sa vertu:

[11] Bien qu'on ne puisse trouver aucun commentaire de Philippe à ce sujet, Francis Jourdain raconte avoir incité Philippe à examiner l'oeuvre de Flaubert, laquelle "il repoussait en bloc". Puis il continue en disant qu'un jour, il le surprit avec un livre de Flaubert et que Philippe lui avoua l'admiration qu'il éprouvait pour Flaubert. Francis Jourdain, "Né en soixante-seize", Europe, LVIII, (octobre, 1950), 82-83.

> Pour moi, j'entretiens une correspondance avec une petite bonne. Parce qu'elle est simple et travailleuse, nous nous mettrons en ménage. Je veux vivre comme un homme du peuple, avec une femme du peuple. 12

Donc il n'y a nul doute selon Philippe qu'en plaçant Marie dans un couvent, Basile Bourdon lui préparait sa perte, car c'est au couvent qu'on enlève aux jeunes filles leurs vertus premières de dévouement et de simplicité, pour leur enseigner la coquetterie, le raffinement et les rêves romanesques. En somme le couvent donne à la femme un poli qui ne la prépare qu'aux amours factices.

> Quand je vois des parents qui font instruire leur fille, j'ai toujours envie de leur crier: 'vous avez raison. Le mâle aime ça!' 13

A cette erreur, Basile ajouta celle de demander en faveur de Marie le privilège de se rendre chez sa tante le dimanche. Celle-ci, femme qui avait connu la vie, la promena à travers la ville, d'une tentation à l'autre, jusqu'à ce qu'elle eût installé en elle ce qu'on appelle l'instinct des villes.

Marie Donadieu comporte donc une critique sévère des parents et de la société qui ne guident pas l'enfant dans la voie du bonheur et qui, comme Basile Bourdon, demandent trop de la vie au lieu d'enseigner, le calme, la restrainte et le travail. Ainsi n'est-il pas compréhensible que Philippe eût montré ce grand-père qui ne vivait que pour sa petite fille, à la fin de sa vie, écrasé de honte?

12 Bubu de Montparnasse, p. 23.

13 Croquignole, p. 85.

Si Philippe a critiqué les couvents,aux allures impressionnantes mais trompeuses, il a laissé dans son oeuvre des commentaires qui traitent de l'éducation formelle, à partir des premières années jusqu'à l'université.

De ses premières années d'école, Philippe se souvient de l'importance qu'on attachait à l'aspect utilitaire de l'instruction, ce qui lui semble une profanation du cerveau poétique et rêveur de l'enfant. Pour l'enfant, dit-il:

> La vie est bien claire, les enfants jouent, les hommes travaillent,... [14]

N'est-ce pas là un reproche atténué qu'il adresse aussi à sa mère qui, comme le fait remarquer Jacques de Fourchambault, semble pousser constamment son fils? [15] Donc le reproche s'adresse à tous ceux qui hâtent l'entrée de l'enfant dans le monde adulte, et tout cela, pour le soumettre aux silences, aux livres et à la discipline austère des lycées.

Philippe a durement critiqué le lycée, comme étant une institution qui, par ses conventions était totalement inconvenable et inadaptée, non seulement aux besoins du jeune campagnard mais à tout enfant qui a besoin de l'amour et de la compréhension de ceux qui l'entourent. Physiquement, le lycée n'était pour lui qu'une présence froide:

14 La Mère et l'Enfant, p. 96.

15 Charles-Louis Philippe, le bon sujet, p. 18.

> C'était un grand lycée de pierre où j'ai beaucoup souffert. Les pierres des lycées neufs sont froides et les lycées neufs sont pleins de pierres. [16]

Emotionnellement, le lycée était encore plus froid:

> ... je connus la solitude qui grelotte et s'assoit parmi les autres solitudes. [17]

Ainsi, alors qu'il avait besoin de l'affection de personnes compréhensives, le lycée ne pouvait lui offrir que des pions. Voici comment il nous présente le pion:

> Cet être est raté, donc aigri, — fermé, donc égoïste. Son métier lui fait mal: il se venge en persécutant, — et lui-même est si persécuté! Qui paye? C'est l'élève. Pleuvent observations baroques, punitions abrutissantes. Monsieur désire être tranquille à son bureau, et dérangé, il tape au hasard. [18]

Donc, rien n'aurait pu mieux exprimer les sentiments de Philippe envers le lycée que cette boutade:

> O lycée, mes bons moments sont ceux où je vous quittais! [19]

Certes, Philippe a souffert, mais le plus grand reproche qu'il puisse diriger contre le lycée, c'est d'avoir failli faire de lui un homme à la mentalité bourgeoise.

> Oui, dit-il, j'étais servi comme un bourgeois, ..., cela m'apprit à être servi. [20]

Désirs d'être servi, et de vie facile, rêves de grandeur

---

[16] La Mère et l'Enfant, p. 112.

[17] Ibid., p. 116.

[18] "L'Université", L'Enclos, (mars, 1896), 103.

[19] La Mère et l'Enfant, p. 121.

[20] Ibid., p. 119.

avec ces positions où l'on domine et où les bons appointements viennent sans efforts, tout cela le lycée le lui a enseigné au lieu de lui inculquer la loi éternelle qui veut que l'homme gagne son pain à la sueur de son front. Cependant Philippe ne veut pas seulement condamner l'attitude bourgeoise que crée le lycée, mais aussi une société qui après avoir fait des promesses au pauvre lui ferme ses portes.

> ... les riches, dit-il, ont de bons métiers pendant que les pauvres n'en ont pas. [21]

Il ne demandait pas de faveur, il voulait servir dans les rangs de la société.

Finalement, pour terminer cette critique de l'éducation, on trouve dans L'Enclos [22] un article chargé de reproches dans lequel Philippe fait entendre un résumé de ses griefs contre le lycée. Ce qui ressort surtout c'est cette critique toujours d'actualité, selon laquelle l'université serait la puissance destructrice des personnalités, en meublant ses élèves d'un pédantisme qui se cabre devant toutes idées nouvelles. Voici comment le lycée façonne l'élève:

> On prend ce petit monde en tas, on lui clame des règles, on commence tout d'abord par asseoir solidement des principes, c'est-à-dire que l'âme du professeur passe aux élèves. Ces principes sur toutes choses donnés, — on fait fonctionner et on redresse tout ce qui s'écarte: l'élagation en grand! [23]

Ainsi on écrase l'individualité de l'élève et au lieu de

21 La Mère et l'Enfant, pp.153-154.

22 "L'Université", (mars, 1896), 102-104.

23 Ibid., 102.

lui enseigner à penser par lui-même, on le rempli d'idées déterminées qui vont permettre à ce futur citoyen de croupir dans un esprit de suffisance au lieu de s'ouvrir aux nations neuves.[24] Ce qui attriste Philippe et ce qui l'invite à protester, c'est que tous ces abus sont tolérés parce que la société n'a pas le courage de s'attaquer à ces vieux monuments laids. "L'université", dit-il, "c'est une usine de crétins à l'usage de la société."[25] Alors Philippe termine en nous définissant ces élèves de l'université comme des Bubus de Montparnasse, un peu plus raffinés peut-être, mais aussi bas:

> ... de l'ingénuité éparse aux yeux d'enfants on n'a su faire que ce regard profond de vice, fasciné d'orgueil et lourd d'égoisme sans gloire, parce qu'il n'existe plus qu'un moi brutal sans fin. [26]

Philippe a donc senti la désintégration de la société et il nous en a fait voir certaines des causes.

[24] "L'Université", L'Enclos, 102-104.

[25] Ibid., 104.

[26] Ibid., 104.

CHAPITRE 3

EVOCATIONS DE VILLES ET DE PETITES VILLES

Pour ce jeune homme qui souffrait du pressentiment d'être un fardeau pour ses parents, la ville offrait les promesses d'un avenir brillant, d'aisance et de bonheur. Comme Charles-Louis Philippe l'expose dans La Mère et l'Enfant, et dans Le Père Perdrix, son départ pour la ville lui semblait une délivrance, en somme un répit dans sa vie qui était devenue intolérable dans sa petite ville. Hélas, les espoirs dont il s'était nourri ne tardèrent pas à se transformer en déceptions à mesure qu'il découvrait le vrai visage de la grande ville, qu'il trouvait répugnant. Paris, où il venait s'installer, lui dévoilait, dès son arrivée, son caractère bourgeois par son manque d'hospitalité, qui ne laissait place ni pour le respect de l'individu, ni pour la pitié du pauvre. Pour ces raisons, la critique que nous fait Philippe de la ville sera réellement l'expression des déceptions qu'il a ressenties en son âme.

Dans les descriptions de Paris que Philippe nous a données, on sent qu'il a écrit en partie pour les âmes simples du peuple, à qui il voulait souvent exposer une vérité qui

détruirait le mythe des villes, selon lequel la ville, par son éclat, donnerait réponse à toutes les espérances. Pour cette raison, à la manière de Zola, il a pu peindre avec perspicacité l'aspect physique de la ville, pour qu'à travers son décor froid et dur en ressorte l'aspect moral, en ce qu'il a d'inhumain et de corrompu. Ainsi, c'est avec amertume que Philippe nous brosse le tableau de Paris. C'est un tableau dans lequel la grande ville représente tout ce qui en somme n'est pas bon pour les gens qui viennent de la province. "C'était Paris. C'était une monstrueuse présence..."[1] dit-il, et il continue à évoquer Paris comme le lieu des catastrophes, des incendies, comme étant là où règne la passion, là où les filles publiques se donnent à leur métier, et là finalement, où les riches devantures éveillent les désirs du pauvre sans jamais les satisfaire. Paris présente donc une grande déception pour celui qui rêvait de découvrir un monde de grandeur qui dilaterait le coeur au lieu de l'écraser.

Dans Le Père Perdrix, encore pour montrer l'horreur physique de la ville, Philippe la compare à un champ de bataille, où tout n'est que désordre et c'est en ces termes qu'il exprime sa déception:

> On a beaucoup parlé de l'arrivée du jeune homme à Paris, qui monte sur la colline au matin, coudoyé par deux millions d'espérances, regarde à ses pieds le heurt de toutes les civilisations de France, le domine et sourit au massacre comme un capitaine de vingt ans. [2]

1 Marie Donadieu, p. 114.

2 Le Père Perdrix, pp. 263-264.

Fut-ce là, l'impression de Philippe lorsqu'il vit Paris pour la première fois? Il nous est permis de la croire car il a si souvent parlé à son ami Vandeputte de l'horreur et de l'angoisse que lui inspirait l'aspect, tant physique que moral de Paris.[3]

Cependant, c'est surtout sur l'aspect moral de la ville que Philippe a voulu faire porter sa critique. Ainsi si l'on suit le récit de l'exil du Père Perdrix, on peut sentir en lui l'angoisse de tout homme qui découvre la vérité décevante des villes. On comprend alors le choc et l'embarras du provincial qui se vcit subitement dans la complexité de la grande ville, soumis à l'embêtement des usages pourtant les plus simples, forcé de s'adapter à un nouveau mode de vie, où l'individu sent qu'on lui enlève son identité, et aussi, contraint à subir les abus des logements offerts aux pauvres. En effet, peu de temps après son arrivée à Paris, Philippe écrivait à sa mère et lui exprimait son mécontentement au sujet de la vie dans les hôtels.[4]

Ces lieux sales et bruyants, Philippe les a fait revivre en y introduisant le Père Perdrix qui était venu chercher repos pour ses derniers jours. Il ne le trouva pas et chercha dans le suicide la solution à ses maux. Philippe a donc prouvé ainsi, à quel point la vie des villes peut répugner à

[3] Lettres de Jeunesse, p. 16, pp. 49-50, p. 56, p. 59.

[4] Lettres à sa mère, ed. NRF, (Paris, 1928), p. 11.

l'âme simple du campagnard qui ne souhaite "qu'un peu de paix entre les murailles d'une maison." [5] En effet, dans sa petite chambre, le paysan est un déraciné qui vit dans un monde qui ne correspond plus à ce "Là bas", [6] où tout entrait naturellement dans le rythme de la vie, et où Philippe lui-même, rêvait toujours de retourner.

Dans "Villégiatures parisiennes", [7] Philippe a développé ce thème du déracinement pour nous parler de l'ennui et de la souffrance qu'il ressentait à Paris. Il se compare alors à ces quatre platanes campagnards qu'on a transplantés à Paris, où il y a absence d'intérêt de l'homme pour l'homme, de sorte que nul ne se connaît, nul ne se comprend, car comme les platanes, dit-il:

"jamais personne ne vous a contemplé." [8]

Tel est un des aspects de la souffrance de Philippe qui, à Paris se sentait noyé dans un flot humain où l'interaction était impossible, où il sentait l'incapacité de communier réellement avec ces âmes vulgaires qu'il devait côtoyer. C'est ainsi qu'en parlant de son travail il disait:

> Je fume, je rêve et je travaille, et je me chauffe, et j'oublie ma vie ignoble de chaque jour quand ces messieurs mes collègues causent de leur stupidités bureaucratiques et m'écrasent le crâne avec leurs paroles. [9]

5 Le Père Perdrix, p. 263.

6 Ibid., p. 264.

7 Les Chroniques du Canard Sauvage, pp. 111-116.

8 "Villégiatures parisiennes," p. 113.

9 Lettres de Jeunesse, p. 15.

En somme, tous ces gens, dans ce Paris qu'il trouvait froid et cérébral [10] se refusaient, par leur légèreté, à l'homme qui aurait voulu voir s'établir entre eux et lui une relation intelligente et sincère. Certes Philippe eut de nombreux amis, mais si l'on comprend son enthousiasme [11] et son désir d'aimer et d'être aimé, on peut concevoir pourquoi il eut crié son ennui à la façon de Baudelaire:

> Peut-être que je serais heureux partout ailleurs qu'à Paris. [12]

Mais l'homme ne peut pas s'échapper, il doit rester, quelqu'en soit le prix, et ce prix est lourd. C'est encore en se comparant à ces platanes qu'il aimait tant, que Philippe, voyant leurs branches tortueuses et noueuses, arrivait à la conclusion que le climat moral des villes produisait le même effet néfaste sur les âmes campagnardes:

> Nos yeux qui ont vu trop de lumières sont brillants et fatigués, nos lèvres qui ont baisé trop de lèvres ont gardé le goût amer de basses amours, nos oreilles qui ont écouté trop de paroles malsaines et trop de romances faussement sentimentales ont transmis à notre cerveau une science mauvaise. [13]

De cette description de la vie parisienne, que de bruit, de lumières, et d'excitement ne se dégagent-ils pas! Mais aussi que de passion, que de fausseté, qui s'opposent à l'idéal de paix et de calme qui est si nécéssaire, non pas

10 Lettres de Jeunesse, p. 16.

11 "Toute chose humaine doit être vécue en enthousiasme, il faut se mouvoir au monde comme un enragé, et aimer ses amis par-dessus toute chose vivante!" Lettres de Jeunesse, p.9.

12 Ibid., p. 56.

13 "Villégiatures parisiennes," p. 112.

seulement à la création artistique mais aussi au développement harmonieux de l'individu! Philippe a donc compris l'effet néfaste des villes qui, par leurs tourbillons de "plaisir", ne peuvent manquer de briser même les âmes les plus fortes.

Pour comprendre ce vertige qui trouble l'âme, il faut voir le Paris que Philippe met en mouvement dans son premier chapitre de Bubu de Montparnasse. Paris apparaît alors, comme une grande foire aux couleurs et aux bruits multiples, où riches et pauvres,où gens de tous les métiers et de toutes moeurs, se côtoient "en une confusion de Babel."[14] Philippe, projeté dans une certaine mesure, sous les traits de Pierre Hardy, se présente, d'abord, troublé par cette confusion, puis on le voit, tendre la main au plaisir.
Par contre dans la suite du roman, Pierre Hardy se ressaisit et en arrive même à entreprendre le redressement de celle qui l'a entraîné, non pas dans un esprit étroit de pharisaïsme, mais par ce souci purement humanitaire, de voir tout individu vivre de la satisfaction qui vient de la vie calme et douce. Mais Paris retient ses victimes et Pierre Hardy voit qu'il ne peut plus sauver Berthe.

Dans son oeuvre, Philippe a donné une grande part au thème de la ville corruptrice: on a déjà vu comment Berthe Méténier avait été amenée à faire les rues; on sait aussi comment Angèle Leneveu arriva à sa fin; cependant, c'est dans Marie Donadieu, que Philippe nous peint le mieux l'attrait qu'exerce

14 Bubu de Montparnasse, p. 16.

la ville sur une âme adolescente qui ne rêve que d'une évasion par le plaisir. On sent alors comment l'auteur, même après plusieurs années à Paris continuait de garder l'harmonieuse attitude de l'homme de la campagne, qui considère la grande ville comme un lieu de perdition. Ainsi en nous retraçant la vie de Marie Donadieu, Philippe nous exprime le thème de l'horreur de la grande ville qui happe ses victimes.

Pour Philippe la grande ville se compare à l'arbre du mal où Marie Donadieu cueillait dès son jeune âge les idées qui allaient diriger sa vie.

> cueillant à poignées les fruits gonflés de l'arbre, (elle) les amassait sous son manteau, n'en parlait pas et les apportait le soir au couvent. [15]

Ainsi, sortie du couvent, la ville, pour elle, n'avait que plus d'attraits: alors ce fut la chute qui la fit se sentir heureuse de "participer aux grands roucoulements de l'amour."[16] Puis, elle alla, suivant ses penchants romanesques, d'une tromperie à une autre, d'un amour à l'autre, pour s'apercevoir enfin qu'à travers toutes ces manigances elle n'avait pas trouvé le bonheur.

C'est alors que Jean Bousset rappelle à celle qui avait voulu "aller au delà d'un bonheur de village"[17] qu'il ne fallait pas se laisser désorienter par les fausses

15 Marie Donadieu, p. 24.

16 Ibid., pp. 48-49.

17 Ibid., p. 36.

promesses de la vie, et pour la fortifier, il lui dit comment à la campagne il avait retrouvé son équilibre, comment un explorateur lui avait montré d'autres avenues vers la joie, et comment il rêvait de plénitude et de paix à travers "la vie vivante" dont parlait Dostoievsky.[18] Telle était la vérité qu'il avait découverte et qui donnait à sa vie un autre sens qui niait ses rêves de jeunesse, et qui en somme refutait le mythe des villes, avec leurs plaisirs et leurs bonheurs faux:

> Paris, l'amour, l'argent, disait-il, tout cela me semblait à peine un jeu d'enfant. 19

Si l'oeuvre de Philippe est remplie de critiques de la grande ville, il n'a pas pour autant épargné à sa petite ville certains reproches qui nous dévoilent le caractère et l'âme de la ville provinciale. Là les problèmes, qui sont à un différent niveau, nous révèlent les défauts de l'âme campagnarde. En effet, Philippe a senti durement le reproche de ceux qui ne lui pardonnaient pas d'avoir tenté de sortir de sa classe. Alors, dans son oeuvre, il a fait ressortir le caractère surnois et mesquin des campagnards qui vivent modestement mais qui, dans leur fierté, se résignent à porter leur faix à condition que les autres en portent autant. Tel est le sens de leur justice, aigrie par leur misère et

18 Marie Donadieu, pp. 306-311.

19 Ibid., p. 310.

leur impatience vis-à-vis du riche. Chez eux l'acceptation et la résignation est une vertu qui les rend impitoyables à l'égard de ceux qui essaient d'améliorer leur sort. Et en cela, il y a même de la jalousie, comme on peut le voir dans les conseils du père à son fils:

> Si tu faisais des bêtises, il y en a qui seraient plus contents que si on leur donnait vingt francs. 20

Ce sens de justice négative, on le trouve partout à travers Le Père Perdrix, où Philippe nous expose le mieux la mentalité des gens de sa petite ville.

Contrairement à Paris, dans son aspect physique, la petite ville, en apparence, n'est que calme, ordre et propreté. Puis Philippe ajoute:

> Et c'est ainsi que la petite ville, au visage purifié, montrait des manières naives, comme une femme trompeuse. 21

Là semblait régner l'harmonie, car chacun connaissait son rang et ses limites. Partout, on se coudoyait et la tranquillité semblait régner, mais d'un trait, Philippe nous dévoile toute la capacité de malignité qui fermente dans le coeur des gens de cette ville:

> Les rideaux des croisées cachaient des regards, (...) et la vie qui dormait par ennui s'éveillait à chaque bruit comme un gendarme qui vous quette et vous saisit. 32

Le climat de la petite ville est ainsi défini: méfiance et jalousie qui par la suite n'engendrent que racontar et médisance car chacun peut se glorifier de posséder "son fort"

20 Le Père Perdrix, pp. 53-54.

21 Ibid., p. 17.

22 Ibid., p. 27.

qui lui permet d'interpréter les actions des autres.

Philippe lui-même eut a souffrir de ces médisances, et c'est pourquoi, dans un article intitulé "En Province",[23] il nous parle de cet esprit de suffisance qui permet à chacun, du médiocre au plus doué, de prétendre posséder ses vérités et de chercher gratification en les exprimant. Ainsi en province, personne ne peut se soustraire aux jugements de ceux qui sont plus aptes à condamner qu'à comprendre. Voici comment Philippe présente le cas:

> Un jeune homme qui habitait Paris dut venir se soigner dans sa famille, en province. Il n'y eut qu'un bruit, là-bas.
>
> Ce n'est pas étonnant. Il est malade, il a trop fait la noce à Paris! [24]

Philippe condamne aussi l'étroitesse d'esprit de ces gens qui ne tolèrent pas les différences: il nous parle de son père qu'on accusait d'avoir volé parce que sa pauvreté lui donnait une allure méfiante.[25] Donc, dans la petite ville, malheur à celui qui se distingue ou qui se laisse prendre en défaut.

On a dit que Le Père Perdrix traite de la misère des gens là où les lois sociales n'existent pas[26] et pourtant la petite ville du Père Perdrix maintenait un bureau de

23 Les Chroniques du Canard Sauvage, pp. 135-139.

24 "En Province," p. 137.

25 Ibid., p. 138.

26 Louis Lanoizelée, Charles-Louis Philippe, Ed. Plaisir du Bibliophile, (Paris, 1953), p. 98.

bienfaisance qui pourvoyait aux malheureux. Tout compte fait, on se demande pourquoi précisément le Père Perdrix a dû en finir par le suicide. Est-ce seulement à cause de sa résignation coupable comme le dit Charles-Louis Philippe? [27] Ou bien, est-ce à cause de ce manque d'ouverture de la conscience humaine qui induit l'homme à l'indifférence plutôt qu'à la commisération pour la misère de son semblable? Voyons plutôt comment Philippe a décrit la mentalité de sa petite ville:

> Les petites villes sont des réservoirs de rage et portent la grande injustice des hommes qui vivent au creux d'un sillon. [28]

Certes le mal que Philippe a voulu nous montrer, se cache dans le coeur des hommes qui ne pardonnent pas à un père, usé par la misère et les soucis, de se perdre pour une soirée, autour d'une table bien garnie, dans la joie de se retrouver avec ses enfants. Et pourtant dans l'accusation de Philippe on sent qu'il a cherché à comprendre ce peuple. En effet, en se référant à ces gens "qui vivent au creux d'un sillon," il nous indique la situation précaire qui les oblige à lutter avec égoïsme pour survivre, car selon certaines études, la faim était encore, à cette époque, une menace réelle [29] et dans de nombreux cas faisait ses victimes. [30] Cependant, s'il

27 "Extraits et commentaires," Les Amis de Charles-Louis Philippe, XXII, (décembre, 1964), 41.

28 Le Père Perdrix, p. 123.

29 Aimé Dupuy, "Charles-Louis Philippe et la notion d'Enfance," L'Information Littéraire, IV, (sept - oct, 1956), 138.

30 The Artist and Social Reform, p. 119.

comprend leur révolte, il ne peut pas en accepter la mentalité étroite qui l'accompagne. Alors c'est dans ce dernier regard du Père Perdrix, forcé de s'exiler, que Philippe résume la condamnation de sa petite ville:

> Il considérait la petite ville en son âme et la voyait tout entière, avec Monsieur Edmond que la graisse avait fait éclater, avec des bourgeois à serviteurs que leur grandeur tient éloignés du monde, (...) avec des bureaux de bienfaisance où la pitié ne pardonne pas un beau jour, avec l'engourdissement de ceux qui mangent, avec des silences autour des pauvres, avec des après-midi qui pèsent sur leur dos, avec des classes et des compartiments, avec une âme que l'argent chauffe et dilate, avec la médisance qui soulève un rideau, ... 31

Certes, Monsieur Edmond semble être le traître sur qui retombe la responsabilité des injustices qui se sont commises à l'égard du Père Perdrix: il l'a fait rayer du bureau de bienfaisance et il a refusé d'écouter la supplication de celui dont la jambe se décomposait. Mais dans ce dernier regard du Père Perdrix, il devient évident que Monsieur Edmond ne représente que le symbole de l'engourdissement et de l'apathie générale des coeurs d'une communauté.

Ainsi, Charles-Louis Philippe a voulu nous montrer l'inhumanité universelle de l'homme: il l'a exposée dans la grande ville avec l'attitude de l'homme de la campagne qui regrette la vertu, apparente jusqu'à un certain point, des campagnes. Alors, tout l'a angoissé, à partir de l'aspect physique répugnant de la ville, jusqu'à l'aspect moral qui se traduit dans l'indifférence de l'homme vis-à-vis son

31 Le Père Perdrix, pp. 247-248.

prochain, et dans l'acceptation des conditions sociales qui dégradent l'humain. Mais lorsqu'il s'est retourné pour voir sa petite ville, il s'est aperçu que partout l'homme était dur pour l'homme, oubliant dans sa recherche du bonheur, ou simplement dans sa lutte pour survivre, que son frère aussi est humain et qu'il souffre.

CHAPITRE 4

LES RICHES ET L'ARGENT

Alors que dans leur enquête, Georges Le Cardonnel et Charles Vellay cherchaient auprès des romanciers à savoir quelles étaient les tendances dominantes du roman [1] vers les années 1905, dans la réponse de Charles-Louis Philippe, on trouve ces phrases qui nous font si bien comprendre un des sens de son oeuvre:

> Vous séparez les gens par nationalités tandis que je sens la séparation par classes. Ainsi je me sens séparé de la classe bourgeoise, et en union avec les travailleurs de toutes nationalités. [2]

Cette déclaration ne faisait que confirmer les faits car l'oeuvre de Philippe jusqu'alors n'avait fait que définir sa position et ses sentiments vis-à-vis la classe des bourgeois et des riches. En effet, son oeuvre nous fait revivre deux classes: celle du peuple, et celle de la bourgeoisie. Pour la première, il le fait avec compréhension et pitié, pour l'autre avec mépris et avec une rage calme mais pleine d'ironie. Car Philippe déteste les riches qui se sont arrogé le droit, grâce à leur argent, de faire sentir aux pauvres leur pouvoir.

1 La Littérature contemporaine, p. 6.

2 Ibid., p. 169.

Son oeuvre tend par conséquent, à condamner les riches et leurs fortunes, car il y a en Philippe de la révolte qui ne lui permet pas d'accepter de se laisser aller à la résignation quasi coupable qu'il nous montre chez les gens du peuple. Ainsi, parce qu'il a connu les abus des riches, il s'est déclaré ouvertement l'adversaire de la bourgeoisie:

> Il y a bien de la misère au monde, et je suis porté à maudire tous les riches, tous les heureux qui n'ont pas travaillé pour mériter le bonheur." [3]

Mais où trouver l'origine de ce mal? En 1896, alors que Philippe faisait partie du groupe de L'Enclos, on pouvait lire, en guise d'éditorial, la justification de cette revue:

> En publiant cette revue nous voulons témoigner de notre haine envers l'Argent qui dans la société actuelle, fausse jusqu'aux plus intimes manifestations de la vie. [4]

Certes, l'idée était née en réaction contre un siècle matérialiste; le groupe de L'Enclos en avait fait un de leurs principes, et bien que Philippe se soit dissocié en 1901 du groupe de Lumet,[5] cette opposition à la marée montante du matérialisme a toujours continué de faire partie de son oeuvre. Ainsi nous l'avons vu réagir contre ce climat et condamner les abus dans l'amour et la froideur des villes, alors que l'argent

[3] Lettres de Jeunesse, pp. 125-126.

[4] L'Enclos, (8 novembre, 1896), 1.

[5] Le 21 avril, 1901, lorsque Louis Lumet fonde "L'Art pour Tous," Charles-Louis Philippe refuse d'en faire partie. Louis Lanoizelée, Charles-Louis Philippe, pp. 97-98.

devenait maître des coeurs.

Ce sont ces coeurs que Philippe a voulu exposer: ceux des bourgeois, pour qui les valeurs intangibles et les sentiments purs et calmes n'existent plus, parce que dans leur convoitise et leur soif de valeurs fausses, ils en sont arrivés à développer en eux une certaine surdité de conscience, qui a détruit la flamme d'amour et de compréhension qui les rattachait à la communauté humaine. Ainsi, leur richesse les a séparés du peuple, et ce qui importe surtout pour Philippe et lui répugne le plus, c'est que le bourgeois lutte de son mieux pour maintenir cette intransigeante séparation.

> "... les riches se dressent entre l'horizon et nous avec des châteaux et des murailles, avec des règlements et des chiens qui les défendent." [6]

C'est contre cette séparation anormale et malsaine qu'il proteste. Jeune et plein d'espoirs, Philippe a senti la force du riche, mais il a compris aussi comment cette richesse l'éloignait du pauvre. Dans La Mère et l'Enfant, Philippe a fait ressortir l'isolement du riche alors qu'il parle de M. Gaultier, duquel il espérait recevoir de l'aide. Tout indique cette quasi inaccessibilité du riche: route longue, parc merveilleux, châteaux imposants. [7] Puis, après l'indifférence, l'oubli du riche alors que les longs silences se succèdent. Faut-il se surprendre lorsque le pauvre proclame son exaspération quand il voit les fils des riches vivre sans inquiétude? Car c'est à ce point qu'il comprend et qu'il sent

6 La Mère et l'Enfant, p. 168.

7 Ibid., p. 157.

le joug du riche qui se divorce du peuple pour garder sa tranquillité et jouir tout seul de sa richesse. A ce propos, Philippe conclut:

> Il ne faut pas dire qu'il y a des hommes inutiles, mais qu'il y a des hommes nuisibles. 8

Si le riche est un être nuisible parce qu'il exclut le pauvre des emplois qu'on lui promettait, il arrive que le riche soit une menace pour le pauvre en négligeant les lois les plus élémentaires de la justice. Pour illustrer cela, dans la plupart de ses romans, Philippe a inséré de petites anecdotes qui nous montrent le caractère bigot du riche, envers celui qui est sans défense. Dans l'une d'elle, Jean Bousset raconte comment son père, encore enfant, était allé faire remplir une bouteille de vin chez un commerçant; au retour, il s'est aperçu que celui-ci avait abusé de son innocence en ne remplissant pas la bouteille.[9] Dans un autre cas, le cochon de Bonnet-le-Mutin s'était roulé dans le champ de Monsieur Lalande. Celui-ci réclama cent sous pour les dégâts, mais lorsque huit jours plus tard, tout son troupeau de moutons entra dans le champ de Bonnet-le-Mutin, M. Lalande lui remettait ses cent sous et refusait de le dédommager, disant qu'il fallait vivre en voisin.[10]

Comme on le voit par ces anecdotes, Charles-Louis Philippe aimait parfois jouer avec les émotions du lecteur,

8 La Mère et l'Enfant, p. 170.

9 Marie Donadieu, pp. 157-158.

10 Le Père Perdrix, pp. 23-24.

en montrant le faible à la merci du riche, afin de faire ressortir la traîtrise de l'homme qui, sans scrupule, abuse de ses pouvoirs, comme s'il y avait une justice pour le pauvre et une autre pour le riche par égard pour son rang et sa richesse. Mais comme il le fait remarquer très bien, s'étant butés à ces injustices, il n'y a jamais de révolte chez les pauvres, car il n'y eut jamais chez eux assez de ces combats et de ces victoires qui leur eussent fait croire en leur valeur personnelle et qui eussent développé en eux le sentiment d'aggressivité et de révolte. Voilà pourquoi, selon Philippe, il est temps que le pauvre sorte de son défaitisme et de son acceptation coupable, pour mettre frein à l'ambition menaçante du riche.

On entrevoit à quel point Philippe a compris le problème de la résignation chez l'ouvrier et le paysan, dans ce reproche que Jean Bousset fait à son père au sujet de l'histoire de la bouteille de vin:

> La folie des miens est de n'avoir jamais su dédorer ses idoles. [11]

En effet, son père qui était "si bon et si sot" [12] avait refusé d'accuser le commerçant, n'osant pas croire que des gens méchants existaient et sur cela, il a déclaré avoir lui-même bu le vin. Aussi Philippe s'élève contre la résignation coupable des pauvres, lesquels, dit-il,

11 Marie Donadieu, p. 157.

12 Ibid., p. 158.

> ... regardent, apprécient, se font un sens des choses, mais ne s'y opposent pas. [13]

Comme le laisse entendre Philippe, cette attitude rejoint deux pôles: vertu et sottise. Or, Philippe sait que la vertu doit avoir ses limites, sinon le riche, dans son égoïsme ne peut qu'empirer le sort du pauvre. Pour comprendre cette mise en garde, il faut voir ce que Philippe a voulu montrer à travers son roman, Le Père Perdrix.

"J'ai voulu montrer dans Le Père Perdrix, une résignation condamnable," [14] dit-il. Sans doute, peut-on expliquer la réaction du peuple, alors que le Père Perdrix semble dépasser les limites de la frugalité pour bien recevoir ses enfants. Il en fut puni. Mais, — et c'est là ce qui intéresse Philippe, jusqu'où devait-il trainer sa punition avant de réclamer ses droits? Etait-il nécéssaire que le Père Perdrix pousse sa bonnasserie jusqu'à se porter à l'aide de Monsieur Edmond, comme s'il pouvait en sortir quelque bien? Etait-il admissible que, lui qu'on avait offensé, s'humilie à servir l'homme dont la richesse, comme un fétiche, commandait du respect? Nul doute que dans la pensée de Philippe, le Père Perdrix soit coupable, et voici en quels termes Philippe le décrit alors qu'il doit quitter sa petite ville:

> un vieil ignorant qui n'a rien su prendre et qui ne saura rien dire. [15]

[13] Marie Donadieu, p. 158.

[14] "Extraits et commentaires," Les amis de Charles-Louis Philippe, XXII, (décembre, 1964), 41.

[15] Le Père Perdrix, p. 246.

Telle fut sa faute: n'avoir jamais demandé de l'aide, par orgueil et par bêtise.

Mais aux yeux de Philippe, la bêtise du Père Perdrix ne pourra jamais justifier l'isolement du bourgeois qui ferme les yeux sur les misères humaines qui l'entourent. C'est pour cette raison que , pour lui, le bourgeois est inutile et même nuisible. Ainsi, c'est sans merci et avec ironie que Philippe n'a pas craint de dédorer ces fausses idoles. Voyons maintenant le résultat.

En s'attaquant au riche, Philippe l'a souvent décrit comme un abruti, vivant au sein de la société, comme étant l'homme chez qui toutes les manifestations de la vie avaient été déformées par sa soif de l'émotion violente. Le riche, c'est l'homme qui ne peut plus entendre les voix de son âme, et chercher le bonheur à l'intérieur de lui-même, car pour lui, la richesse subtile des émotions calmes et tendres a perdu sa valeur, ayant été remplacée depuis longtemps par la tentation de la puissance par l'argent. De chez lui encore, tout goût pour ce qui est poétique et pour l'au-delà s'est également retiré, pour être remplacé par les seules jouissances avares de la possession. Seule la médiocre gloire de sa réussite matérielle se loge en son âme engourdie qui a perdu tout intérêt pour le beau et l'humain. Mais pourquoi le riche a-t-il échoué dans ces abîmes? Charles-Louis Philippe, dans "Etre Pauvre" [16] nous dit ce qui manque au

16 Les Chroniques du Canard Sauvage, pp.103-109.

riche. Ici, le pauvre ne manifeste aucune révolte, car grâce à sa pauvreté, il croit s'être approché de Dieu et de sa nature, mais surtout, il a appris à connaître la vie et les coeurs. Pour lui sa pauvreté vaut mieux que tout l'avoir des riches qui ne connaissent que l'ennui, car jamais les subtilités de la vie ne feront vibrer les fibres épaisses de leur âme. En voici l'exemple de leur inconscience alors que lui, dans sa pauvreté, se plaît à apprécier les beautés de la nature:

> Et, pendant ce temps, les gens riches se promènent sur les boulevards en pensant à leur vie raffinée. La dame du premier qu'ils tiennent au bras les empêche de regarder le ciel. Un gros cigare à leur bouche fait une fumée qui occupe trop leurs yeux pour qu'ils voient le frémissement vaporeux des feuilles. 17

Ainsi, les riches ne peuvent s'échapper à l'ennui. Que font-ils alors? Ils partent en quête d'émotions violentes. Ils vont dans les salons, dans les restaurants choisis, et, comme ils sont bien terre à terre, ils cherchent les plaisirs de l'amour. On les voit passer sur la rue, la femme au bras, ou encore se vantant de leur succès.[18] On les trouve aussi dans les cafés-concerts. Ecoutons plutôt Philippe nous les présenter:

> Les assistants: c'est chaque bourgeois et employé venu prendre contact, par l'organe d'une catin, avec toute la chair. 19

Comme l'argent leur a donné de nouvelles fonctions, ils se trouvent aussi de nouvelles libertés. Un de ceux-là a ren-

17 Les Chroniques du Canard Sauvage, p. 106.

18 Bubu de Montparnasse, p. 11.

19 "Le Journal de Roger Jan," p. 100.

contré Berthe, et à Philippe d'ajouter:

> Puis il retourna dans sa Bretagne auprès de sa femme et de ses filles, le coeur brillant et les lèvres humides. [20]

De plus -- et c'est ce que Philippe condamne le plus sévèrement, -- les riches pervertissent les jeunes filles rêveuses en les introduisant au luxe et en détruisant chez eux le caractère sacré de l'amour:

> Les jeunes gens riches les forment au luxe et les jeunes gens beaux, qui les trompent, leur apprennent que l'amour est un simple plaisir. [21]

Le riche, puisqu'il s'ennuie, se laisse parfois aller au sadisme, et Philippe, qui aimait la nature, a protesté contre sa cruauté. "Le chat dans le beurre" [22] présente une de ces anecdotes qui nous expose la cruauté de Boyaud, ce boucher, qui aimait la vie bien accentuée. Un jour, qu'il était allé chez Regain par affaire, il se vit dans l'obligation d'attendre. Le silence, le calme et la solitude jetèrent le trouble en son âme; dans la chambre, il y avait un petit chat et une baratte:

> Il s'empara du petit chat, souleva le couvercle de la baratte et colla la bête là-dedans. [23]

C'est là un acte de sadisme que seule la personne qui ne comprend pas la valeur de la vie peut faire. Il parle aussi de ce Paul, qui pour chasser l'ennui, tua le chien de M.

20 Bubu de Montparnasse, p. 158.

21 Ibid., p. 23.

22 Les Contes du Matin, ed. Société coopérative, Rencontre, (Lausanne, 1962), pp. 39-46.

23 Ibid., p. 40.

Olivier:

> Paul voulait simplement lui traverser l'oreille et l'entendre crier. 24

Est-ce là un crime? Pour Philippe c'en est un, qui, s'il est accepté, conduira à la déshumanisation des hommes.[25]

La déshumanisation des hommes, selon Philippe, est fort avancée, comme on peut le voir dans sa critique du médecin, dans laquelle on sent l'aigreur de l'homme, usé par la souffrance. Dans La Mère et l'Enfant, alors qu'il revit sa maladie, plus sa douleur est aigue, plus sa critique est acerbe. C'est ainsi qu'au premier médecin, il attribue au moins un genre de pitié mêlée d'ignorance, mais pour les autres, il n'a rien de bon à dire: l'un n'est qu'un bon vivant qui ne se soucie que de bien vivre, et l'autre que de faire de l'argent. [26] En somme ces traits, Philippe les a tous donnés à Monsieur Edmond Lartigaud,[27] personnage non pas méchant, mais bon vivant, qui ne s'intéresse qu'à lui-même. Dès lors, impossibilité de dépasser la science, ni même de l'appliquer, car il manque à ce médecin ce pouvoir réellement poétique qu'on appelle l'amour:

> ... beaucoup d'hommes meurent parce qu'on ne sait les soigner avec amour. 28

[24] "La mort du chien," Dans la petite ville, Ed. Fasquelle, (Paris, 1910), p. 281.

[25] "Histoires de chasse," Les Chroniques du Canard Sauvage, p. 129.

[26] La Mère et l'Enfant, pp. 58-61.

[27] voir Le Père Perdrix.

[28] La Mère et l'Enfant, p. 66.

Comme on vient de la voir, la critique de Charles-Louis Philippe vis-à-vis les riches peut se résumer en quelques mot: désaveu de leur matérialisme et de leur absence d'intérêt pour l'homme, car pour Philippe, l'humain doit être le champ de l'homme. Pour celui qui ne l'a pas compris, c'est dommage, car tout le reste est sans valeur. Et Philippe en tire une satisfaction, pleine d'ironie:

> Ils seraient à tuer si l'argent les empêchaient de mourir. 29

29 Le Père Perdrix, p. 184.

DEUXIEME PARTIE

LES VERTUS
DE LA CITE IDEALE

CHAPITRE 5

DE L'ANARCHISME A L'HUMANISME

Si Charles-Louis Philippe s'est posé comme la conscience d'une société, et s'il n'a pas craint d'en dévoiler les fautes, son oeuvre contient par contre les postulats qu'il a cru nécéssaires à l'établissement d'une société idéale. Alors comment pouvons-nous définir cet aspect positif de son oeuvre: anarchisme, socialisme, ou humanisme?

Anarchiste, Philippe le fut à sa façon en s'attaquant à l'ordre établi dont il ne pouvait accepter certaines manifestations. Socialiste, il l'a été aussi en dirigeant sa sympathie vers les travailleurs, et selon certains, sur ses dernières années il aurait été royaliste. Ecoutons plutôt Valery Larbaud nous parler de la difficulté que nous rencontrons lorsque nous tentons de définir Charles-Louis Philippe:

> On s'est beaucoup occupé des idées de Philippe au lendemain de sa mort. Les partis politiques extrêmes - (...) l'ont revendiqué simultanément pour un des leurs.
> Tandis que les socialistes, dans L'Humanité , disaient: 'Celui-là était des nôtres, et on ne pourra pas nous l'enlever', un article de Georges Valois dans L'Action Française cherchait à démontrer que les idées sociales de Ch. -L. Philippe s'orientaient de plus en plus dans le sens des idées du parti royaliste. 1

1 "Charles-Louis Philippe," Ce vice impuni, la lecture: domaine français, ed. NRF Gallimard, (1953), pp. 290-291.

En effet, il a vécu avec son temps, il a écouté, il a connu les idées du temps, et il a même penché vers certaines de ces idées, mais il ne fit pas l'erreur de soumettre son art aux idées de l'époque. Ainsi comme nous allons le voir, il est possible de trouver dans l'oeuvre de Philippe ces éléments d'anarchisme ou de socialisme qui ont fait croire à ces groupes, qu'il se rangeait de leur côté pour avancer l'avènement d'une société soit anarchiste, soit socialiste. Mais le "message" de Philippe n'est jamais la démonstration d'une thèse politique: il ne cadre pas exclusivement dans aucune de ces doctrines, car son oeuvre témoigne avant tout de l'intérêt qu'il porte à la valeur de l'individu et aux problèmes de l'humain et non pas de l'intérêt qu'il porte à un parti politique. Voyons donc les formes que prennent son message.

A premier abord, il est facile de classer Philippe dans le rang des anarchistes. L'impatience, la colère et la révolte de ses premiers écrits, ont fait croire à un dégoût qui ne pouvait l'amener qu'à la destruction. Ses reproches sont aussi remplis d'animosité que d'amertume. Il dénonce une société qui ne cherche que le plaisir. Il désapprouve la folie matérialiste qui a lancé l'individu à la poursuite de fausses "richesses". Il frappe tout ce qui l'a fait souffrir. Il s'agit de cette souffrance très particulière; celle dont les causes sont les femmes, les riches et même le lycée. On voit ainsi que l'idéologie

politique et sociale de Philippe se fonde en grande partie sur sa sensibilité, sur sa capacité de souffrir mais aussi sur son refus de la souffrance. Alors comment peut-on dire que Philippe fut anarchiste, et s'il l'est, comment cela transparaît-il dans son oeuvre? Quelles sont aussi les limites de son anarchisme?

A ces questions, Bubu de Montparnasse peut nous donner une réponse partielle: partielle, parce que ce livre nous présente le conflit d'un homme qui cherche sa voie et à qui deux directions se présentent. D'un coté la pitié qu'inspire la misère des prostituées, et de l'autre, l'attrait de l'homme fort qui impose son "moi" quel qu'en soit le prix. D'une part, en nous montrant la pauvreté de Berthe Méténier, son innocence et sa bonté, il se penche sur sa misère avec compréhension et pitié. Puis, lorsqu'il voit l'anarchisme de Bubu, il glorifie cette "force qui va". Il s'identifie en quelque sorte à Bubu, et semble canaliser en Bubu tous ses désirs réprimés, de violence et de domination. De la force d'une brute, il en fait de la fierté et de la noblesse qui méprise la résignation et l'acceptation de la vie routinière. Voyons Bubu dans sa fierté:

> Il marche sans un souci dans les rues des villes pendant que les uns souffrent et pendant que les autres peinent: il peut conquérir ce qui l'entoure: il marche et semble un homme marchant dans sa maison. [2]

[2] Bubu de Montparnasse, pp. 99-100.

Philippe a aimé Bubu, il a aimé son anarchisme [3] qui lui donnait le courage de chercher son bonheur à sa façon, à travers l'argent et la femme, alors que pour Pierre Hardy, il ne peut que dire:

> Tu n'as pas assez de courage pour mériter le bonheur. Pleure et crève. [4]

Ainsi, Philippe conclut ce livre en montrant que seule la pitié n'est pas capable de sauver les misérables. La force et la violence s'impose pour combattre ceux qui engendrent l'état de misère de ce monde.

Mais jusqu'à quel point, l'individu peut-il pousser la violence pour rendre son monde meilleur? C'est dans Les Chroniques du Canard Sauvage que Philippe nous donne la réponse. Là, dans plusieurs articles, il fait l'éloge du voleur et du meurtrier car il ne peut résister à l'attrait de l'esprit anarchiste de ces personnages. Regardons rapidement quelques-uns de ces articles.

"La bande des épinettes" [5] nous raconte dans le style de l'épopée, la lutte de dix marlous contre la police, après qu'ils eurent échoué dans une tentative de vol. C'est en

[3] A ce sujet, Philippe disait à André Ruysters: "... pour Bubu tu n'as donc pas senti que toute ma sympathie allait à Bubu, que je lui donnais la victoire parce qu'il était le personnage actif et fort..." "Extraits et Commentaires", Les amis de Charles-Louis Philippe, XXII, (décembre, 1964),p.41.

[4] Bubu de Montparnasse, p. 225.

[5] Les Chroniques du Canard Sauvage, pp. 191-195.

ces termes que Philippe rend gloire à leur vaillance:

> Ce fut un beau combat. Dix hommes luttaient contre un monde. Ce fut beau comme au pont de Garigliano. De grands appels couraient, neuf hommes étaient venus dégager leur frère. [6]

Dans "Un autre Italien,"[7] Philippe veut saluer l'homme qui défie la société:

> ... il convient qu'une voix s'élève à la gloire de l'homme (...) qui sera l'éternel exemple de ceux qui n'obéissent pas. [8]

Pour lui, cet homme est supérieur, parce qu'il a pesé les choses et fait un choix. Même le meurtre lui semble acceptable dans ce cas. En effet, il considère que pour en arriver là, le meurtrier a dû par un effort de volonté se vaincre lui-même et se découvrir une autre âme. Donc ces hommes par leur volonté, valent Vincent de Paul et François d'Assise.[9]

Certainement, il ne faudrait pas croire que Philippe sympathise avec tout criminel. Seul le criminel dont la révolte naît d'une prise de conscience de l'injustice de la société est digne d'éloge. D'un Maurice Martin, qui assassine sa maîtresse, parce qu'elle le menace de le quitter, Philippe dit:

> C'était un homme faible. [10]

6 "La bande des épinettes," pp. 193-194.

7 Les Chroniques du Canard Sauvage, pp. 151-155.

8 "Un autre Italien," p. 151.

9 "Deux Crimes," pp. 15-16.

10 "L'Assassinat d'une danseuse," p. 176.

Un faible qui ne remportait ni victoire sur lui-même, ni victoire sur la société.

D'une autre façon, certains crimes ne peuvent pas conduire à une victoire, et bien que Philippe glorifie le courage des auteurs de ces crimes, il doit admettre que leur action a été inutile. Car, s'il voit le crime comme une tentative pour changer le monde, il ne prétendait pas — et c'est cela qui nous montre les limites de son anarchisme — qu'un individu, dans un instant et dans un acte de révolte puisse libérer l'humanité souffrante. Et c'est pour cette raison que dans "Le Visiteur" [11] et dans "L'Assassinat du Président MacKinley" [12] son éloge des meurtriers est teintée d'un désaveu, car il voit dans le crime politique un acte inutile. Certes, il admire la philosophie anarchiste car, dit-il, "elle contient un peu de la grande espérance humaine." [13] Mais il ajoute pour montrer que d'autres voies sont meilleures:

> ... de ce qui fut un beau coeur, de l'homme qui eût pu faire autour de lui de la belle propagande du savoir, de la force et de la vertu, il ne reste plus (...) qu'un cadavre que l'on insulte encore. [14]

N'est-ce pas là un rejet de l'anarchisme et de la violence aveugle, et une invitation à chercher d'autres moyens de hâter l'établissement d'une société plus juste?

---

11 Les Chroniques du Canard Sauvage, pp. 85-88.

12 Ibid., pp. 169-173.

13 "L'Assassinat du Président MacKinley," p. 172.

14 Ibid., p. 173.

Plusieurs l'ont cru et ont mis Philippe au rang des socialistes, quoique son oeuvre n'atteste nulle part les postulats d'une théorie socialiste. Jamais il n'a échafaudé de longs arguments pour condamner la propriété privée, pour parler des justes salaires, de bénéfices équitables ou même de sécurité sociale. Par contre, tout est impliqué indirectement soit à travers les revendications de ceux qui souffrent, soit par l'exposition des épreuves qui s'introduisent dans la vie des gens du peuple, que Philippe considère n'être guère plus affranchis depuis la Révolution.[15]

Ainsi, faite de critiques éparses, son oeuvre peut être dite socialisante, en autant qu'elle est une revendication des droits de tout humain à sa part de bonheur, sans que ses origines ou sa classe viennent y mettre obstacle. Chez les travailleurs il voyait cette absence de bonheur:

> ... nous doutions un peu de la Justice puisque les ouvriers travaillent sans connaître le plaisir ou le repos, ce qui est une chose injuste. 16

Alors, il s'est joint à la revendication universelle des gens du peuple, et sans se laisser emporter dans les rêveries socialistes ou dans le dogmatisme écrasant, il a réclamé justice pour le peuple, en exposant les abus dont il avait été témoin. Ces injustices, il nous en parle dans La Mère et l'Enfant, alors qu'il revit les mois d'attente qu'il dut

15 Marie Donadieu, p. 76.

16 La Mère et l'Enfant, p. 163.

supporter, après avoir terminé ses études. De cette épreuve, il arrive à la conclusion que les riches s'efforcent d'empêcher les pauvres de remonter à flot:

> Dans le monde les métiers ressemblent à la fortune. c'est pourquoi les riches ont de bons métiers pendant que les pauvres n'en ont pas. 17

Le message est alors évident: il dénonce un système où les fortunes règlent les vocations, système qui laisse le pauvre sans ressource. De plus, il trouve ironique que les riches aient créé des bourses pour faire instruire les fils des ouvriers car, dit-il:

> ...lorsqu'ils sont bacheliers comme vous, vous les abandonnez dans leurs villages. 18

Ainsi, il demande que les professions leur soient ouvertes, sans qu'ils doivent s'humilier en s'inclinant devant la fortune et le pouvoir des riches. 19

Charles-Louis Philippe n'a que rarement formulé ouvertement des revendications sociales. La plupart du temps il ne se contente que de montrer l'écart qui existe entre les conditions de vie des riches et celles des pauvres. Voyons par exemple comment dans Croquignole, il nous présente Angèle Leneveu.

C'est à travers le décor qu'il a voulu définir son personnage. Alors en nous introduisant dans la maison où elle demeure, Philippe se sert des différences qui marquent chaque

17 La Mère et l'Enfant, pp. 153-154.

18 Ibid., p. 166.

19 Ibid., p. 164.

étage pour nous montrer la classe sociale d'Angèle Leneveu. Tout se centre autour de la description des tapis qui caractérisent les différents étages. D'abord un tapis rouge, richement décoré; au troisième le tapis perdait son air de grandeur, puis il devenait gris, et on arrivait au cinquième:

> Le cinquième étage faisait déjà penser aux gens du peuple et, à cause de cela, on avait supprimé le tapis à partir du cinquième. [20]

Encore un étage et c'était la mansarde où vivait Angèle, une pauvre petite couturière. Sa mansarde était petite, et le plafond qui s'inclinait la rendait encore plus petite et Angèle, pour en oublier l'état pitoyable, disait que ce n'était pas une mansarde mais une chambre.[21] Et Philippe d'ajouter:

> La jeune fille avait raison, pourtant, car il vaut mieux faire semblant de ne pas s'en apercevoir. [22]

N'est-ce pas là l'admission du fardeau que le pauvre doit porter, parce que sa pauvreté fait de lui un banni? Et bien qu'Angèle semble résignée à son sort, cette description en elle même n'est-elle pas chargée de revendications?

Nous avons déjà parlé de la résignation coupable que démontrent les pauvres dans l'oeuvre de Philippe. Par contre, il nous présente tout de même des personnages qui ont une certaine conception du socialisme, et qui, au nom de ces prin-

20 Croquignole, p. 58.

21 Ibid., p. 58.

22 Ibid., p. 59.

cipes vagues, prévoient un monde meilleur et même le réclament hautement. "Les petits chiens" [23] nous offre le cas d'un père de famille qui, après avoir compris les promesses du système socialiste, a trouvé le courage de revendiquer ses droits et de crier à ses concierges: "Vive la sociale!" [24] C'était son cri de révolte et d'espoir. Lui qui s'était résigné à vivre dans une maison qui n'était bonne qu'à détruire, avait réussi à entrer dans une maison réservée aux riches et par conséquent, où les enfants n'étaient pas bienvenus. Il avait dû renier ses enfants pour entrer, mais il n'avait pas pu le faire pour toujours. Ainsi par son cri, il déclarait la présence de ses enfants et réclamait le droit d'établir une famille et de vivre dignement.

Cependant, ceux qui ont voulu ranger Philippe au rang des socialistes ont puisé leurs arguments surtout dans l'incident de Jean Bousset [25] dans Le Père Perdrix, d'où l'on peut déduire beaucoup par la compassion qu'il montre vis-à-vis des travailleurs. Dans ce passage, où Philippe raconte la grève des travailleurs, nous le sentons réellement solidaire avec eux. Il nous dit comment Jean Bousset en vint à se rendre pleinement compte qu'il ne pouvait pas fermer l'oeil sur les misères des travailleurs parce qu'en tant

23 Les Contes du Matin, pp. 55-62.

24 Ibid., "Les petits chiens," p. 61.

25 Le Père Perdrix, pp. 146-149.

qu'ingénieur, il recevait suffisamment pour bien vivre. Il découvrait aussi grâce à François Perdrix, combien sa vie était vide:

> Je m'ennuie, disait-il, je n'ai pas même un camarade et je mange sur des tables d'hôtel un dîner trop bien servi. 26

Il s'était éveillé au drame des travailleurs, car ce qui devait arriver, arriva ! On avait parlé de faire la grève et Jean Bousset, dans un élan d'émotion se rangea du côté des grévistes et prit la parole pour eux. On le congédia.

Faut-il conclure par ce passage que Philippe s'est donné pour cause l'avancement du socialisme? Son socialisme, Philippe l'a exprimé à travers la maladresse des grévistes et la sympathie de Jean Bousset, sans organisation, sans plans approfondis et aussi sans chance de succès prochain, à cause de la puissance écrasante du capitalisme. Mais il montre tout de même que l'homme doit rester digne.

> Nous avons du moins l'insolence, nous les pauvres, et les coups de gueule, puisque leurs armes arrêtent nos coups de dents. 27

Donc Philippe ne semble pas croire à l'efficacité d'une action directe organisée qui pourrait apporter une solution immédiate et massive. Alors au lieu de parler de transformer les masses, il s'est tourné vers l'individu pour lui faire découvrir ses valeurs, bien qu'il ne soit qu'un ouvrier ou un banni de la société. Ainsi, on peut dire que Philippe

26 Le Père Perdrix, p. 143.

27 Ibid., p. 149.

par l'intérêt qu'il porte aux valeurs intrinsèques de l'humain a voulu être avant tout humaniste, plutôt qu'anarchiste ou socialiste.

Voyons maintenant comment cet humanisme se traduit dans son oeuvre. On le trouve d'abord, dans l'effort qu'il a fait pour revaloriser ceux que la société rejetait ou ignorait: les pauvres, les parias des villes, même les gens ordinaires qui n'ont rien d'éclatant à offrir à la société, comme par exemple, cette vieille femme qui se penche sur ce petit garçon qui s'amuse, avec un mot d'approbation. Philippe a vu en cela un élément de richesse humaine:

> J'aime mieux cette vieille femme que les belles jeunes filles. J'ai compris qu'un peu de bonté chanteuse fait un homme aussi beau que les fleurs des champs. 28

C'est cette beauté qu'il a cherché à capter, cette beauté qui ne se mesure nullement par le prestige ni par le pouvoir, et qui risque ainsi de passer inaperçue. C'est ce qui explique aussi pourquoi Philippe s'est montré si impitoyable à l'égard des riches.

Philippe a vu de plus que derrière les apparences, se cachaient des âmes nobles, aux prises avec des forces plus fortes qu'elles. N'est-ce pas là, le cas de Berthe Méténier que personne ne peut condamner quelles que soient ses fautes, parce que dans les mots de Philippe elle est une "pauvre petite sainte," [29] qui fait le mal sans le comprendre

28 "Etre pauvre," p. 108.

29 <u>Bubu de Montparnasse</u>, p. 191.

car elle est comme le tigre qui a faim.[30] Ainsi, quelle que soit la faute de ses personnages, Philippe s'est montré indulgent, même si parfois il leur fait reproche. De la part de l'auteur il n'y a jamais d'indifférence, jamais de mépris, que ce soit envers Bubu, le Père Perdrix, Marie Donadieu ou même envers Croquignole.

De cette façon, Philippe a redonné aux pauvres et aux bannis de la société, leur dignité. Dans Le Père Perdrix, alors que les grévistes se présentaient chez le directeur, il nous parle de leurs embarras et comment cela lui fit se rappeler qu'il considérait autrefois la pauvreté comme une chose honteuse.[31] Mais, comme Dostoïevsky, qui disait que la pauvreté n'était plus un crime, Philippe a montré comment elle pouvait donner à l'individu une plus grande plénitude humaine:

> Etre pauvre, ... c'est connaître la vie.[32]
>
> Etre pauvre, ... c'est être bon.[33]

La pauvreté c'est aussi ce qui fait la vertu d'Angèle Leneveu qui ne connait d'autres lois que celle de l'honnêteté et du travail. C'est aussi la sublimité de Charles Blanchard qui souffre sans révolte. La pauvreté, c'est encore tous ces

30 Bubu de Montparnasse, p. 156.

31 Le Père Perdrix, p. 146.

32 "Etre pauvre," p. 104.

33 Ibid., p. 109.

gens de sa petite ville en qui il a trouvé une vie digne d'être glorifiée.

En effet, Philippe s'est interessé à ces gens car il a vu dans leur vie effacée et sans accentuation, une noblesse quasi héroïque mais par contre ignorée. Ainsi il nous montre le stoïcisme du Père Ratier [34] qui, se sentant malade après avoir vécu une vie de travail, décide de se suicider. Dans sa sagesse d'homme simple, il avait compris qu'il était arrivé à son terme et il l'acceptait. C'était là sa richesse.

"La mort des simples" [35] et "La mort des vieux" [36] nous démontrent la beauté calme et simple d'un couple alors que tous les deux s'éteignent. Chez eux la vie est une suite d'événements, tous de la même intensité, sans drame, et qui continue jour après jour pour s'arrêter par la mort. Ce calme et cette constance, Philippe semble nous dire, qu'elle est la récompense des gens simples, récompense qui dépasse tous les plaisirs et l'abondance des riches. Telles sont les valeurs que Philippe a jugées digne d'enseigner au peuple.

A cause de son intérêt pour l'homme, Philippe lui a donné une expansion qui le rend seul responsable de son destin. Il a montré comment par ses seules facultés, il pouvait se valoriser et hâter l'avènement d'un monde meilleur.

[34] "Le suicide manqué," Dans la petite ville, pp. 107-116.

[35] "La mort des simples," Ibid., pp. 119-125.

[36] "La mort des vieux," Ibid., pp. 129-135.

C'est pour cette raison que l'on peut dire que l'oeuvre de Philippe, sans rejeter Dieu, nie son influence en ce monde. Il semble croire comme Voltaire à un Dieu indifférent qui, comme l'horlogier, a donné le coup de pouce qui a mis tout en branle, pour ne plus avoir à intervenir.

> Il y a tant d'harmonie que chacun, de lui-même et selon sa pente, ira en son endroit. 37

Ainsi c'est à chacun de trouver sa voie. Les moyens sont à la disposition de l'individu car, dit-il:

> Le bien, c'est tout ce que l'on fait. 38

et il rejette le jugement de Dieu.

> Il a été dit: Dieu viendra avec la vérité, il jugera les vivants et les morts. Marie, Dieu n'aura rien à faire: ils se jugeront eux-mêmes. 39

Peut-on se demander alors où cette attitude l'a conduit? D'une part, au fatalisme, d'autre part à un culte de l'individu. En effet, plusieurs des personnages de Philippe sentant qu'il est impossible de lutter finissent par le suicide. Pour eux, seuls maîtres de leur destin, dans un monde sans Dieu pour les aider, ils ne trouvent rien à quoi se rattacher. Alors ils en finissent par le suicide. Philippe a exprimé ainsi son incroyance en l'aide efficace de Dieu: il raconte que Berthe Méténier dans son désespoir était entrée dans une église, et que Pierre Hardy lui avait dit:

37 Marie Donadieu, p. 288.

38 Ibid., p. 169.

39 Marie Donadieu, p. 288.

> A cause de ceci ma petite Berthe, il te sera pardonné bien des choses. [40]

Et Philippe ajoute:

> Ensuite il se rendit compte que ces paroles ne voulaient rien dire. [41]

Donc, l'individu selon Philippe doit renoncer à la prétention de toute aide extérieure. Ce qu'il doit accomplir doit être fait par sa force, comme chez Bubu, ou par le développement d'un ordre intérieur comme en démontre Louis Buisson ou Félicien Teyssèdre. Pour cela il doit se connaître et vivre intensément.

"Il n'y a qu'une science, c'est la science de soi-même." [42] Voilà le message des Anciens, toujours vrai et il le répète car il a appris que l'homme pour être heureux devait y mettre toute sa volonté et toute son expérience. En somme il reconnaît que les premières réformes doivent se faire chez l'individu même.

Comme nous venons de la voir, Charles-Louis Philippe peut se définir par son oeuvre. Il prévoit que des temps idéals arriveront, non pas à travers l'anarchisme, non pas à travers les rêveries socialistes, mais par une préparation de l'individu qui conduira les sociétés à accepter la Vérité sans que la violence du fanatisme soit nécéssaire. C'est

40 Bubu de Montparnasse, p. 197.

41 Ibid., p. 197.

42 "L'Education Hypnotique," Les Chroniques du Canard Sauvage, p. 199.

grâce à cette attitude qu'on peut réellement le qualifier d'humaniste moderne.

CHAPITRE 6

LA LOI DU TRAVAIL

Il a été dit que l'homme, après avoir tenté de voler la flamme de la science qui devait le rendre égal à Dieu, a été jeté au rang des bannis, entraînant dans sa chute toute sa descendance. Personne ne devait s'échapper à cette punition du Créateur qui enlevait à l'homme sa perfection originelle et le condamnait à gagner sa vie à la sueur de son front. Par contre, comme Charles-Louis Philippe a voulu le montrer, tous n'ont pas accepté cette sentence et ont cherché les moyens d'en amoindrir les rigueurs: du plaisir, l'homme a fait le but de sa vie et il a maudit la dureté du travail. En faisant cela, il ajoutait encore à sa misère car malgré la sévérité de cette sentence, le travail offre encore les promesses d'un bonheur terrestre sobre et réconfortant.

Ces promesses l'homme ne les voit pas ou parfois les oublie. C'est pourquoi dans son oeuvre, Charles-Louis Philippe a attaché tellement d'importance au thème du travail: il a voulu en montrer la rigueur, exposer l'erreur de ceux qui refusaient de s'y soumettre,et finalement, il a fait revivre le travailleur accompli qui avait trouvé

remède aux problèmes de la vie grâce à sa fidélité au travail.

Tous ceux qui ont connu Charles-Louis Philippe, n'ont pu s'empêcher de remarquer avec quelle fidélité Philippe suivait les règles de travail qu'il s'était tracé. Selon Marguerite Audoux:

> Il aimait le travail par dessus tout et rien ne pouvait l'empêcher de rentrer chez lui quand il avait décidé d'y rentrer. Il arrivait parfois que chacun le tirait à soi en lui disant: 'Voyons, tu peux rester avec nous ce soir, quand on écrit un livre, le travail d'un jour compte peu'. Il prenait aussitôt un air d'entêtement, son regard se retirait de nous et paraissait regarder à l'intérieur de lui-même et comme s'il eut obéi à un ordre mystérieux, il nous quittait pour rentrer travailler à son livre. Il s'en allait sans se retourner, sans se presser, du même pas régulier qu'il avait en tout temps, le corps bien droit, l'allure ferme et discrète. [1]

Valery Larbaud a montré aussi que le travail chez Philippe avait pris le caractère d'une passion et que vers neuf heures rien ne pouvait le retenir de son bureau de travail.[2] Nul doute que Philippe aimait son travail d'écrivain et que pour lui c'était même toute sa vie, comme cette lettre nous l'indique alors qu'il répondait à sa mère qui le pressait de se marier:

> J'éprouve de plus un grand besoin d'affection et je voudrais pendant le temps où je serai de ce monde m'apercevoir que j'y suis utile à une famille que j'aurais créée.
>
> Mais la question n'est pas tout à fait si simple qu'elle te semble. C'est que je ne suis pas un homme comme les autres. Je passe mon temps à travailler, faire des livres est pour moi le but que j'ai donné à la vie. Je vois bien en quoi une femme pourrait me gêner dans mon travail, mais je ne vois pas du tout en quoi elle pourrait m'être utile. [3]

1 Louis Lanoizelée, Charles-Louis Philippe, p. 90.

2 Ce vice impuni, la lecture: domaine français, pp. 307-308.

3 Lettres à sa mère, p. 52.

Evidemment chez Philippe, le travail atteint des proportions sublimes. Il s'y donne tout entier, au point que son oeuvre devient l'équivalent d'une famille. Cependant, il n'a pas hésité à montrer que devant les rigueurs du travail, la première réaction de l'homme en est une d'évasion parce qu'il préfère se laisser emporter dans des visions de succès et de rétributions facilement acquises. Ces rêves qui nient la nécéssité du travail, Philippe les a exposés dans La Mère et l'Enfant, alors qu'il se présente sous les traits d'un jeune étudiant que la vie des lycées a rempli d'idées bourgeoises. Il termine ses études et voit que la vie s'ouvre sur plusieurs avenues toutes prometteuses, qui se résument à peu de travail et à de bons appointements. Il a donc confiance.

> Je ne me reposerai pas, dit-il, avant d'avoir trouvé la maison où l'on se repose le mieux. [4]

Philippe a montré ici comment son départ dans la vie, comme celui de nombreux jeunes bourgeois, était faux. Il avait choisi le repos pour découvrir plus tard que seul le travail abrutissant des bureaux s'offrait. Alors, il se révolte et refuse de se soumettre à la servilité de cette tâche:

> Gardez ce plaisir pour d'autres, je n'irai pas dans vos bureaux. Planteurs de chiffres sur papier blanc, je vous hais. Allez vous empiffer de bêtise, ô fonctionnaires! (...) je vous hais, je ne serai pas l'un des vôtres. [5]

[4] La Mère et l'Enfant, p. 150.

[5] "Le Journal de Roger Jan," p. 109.

Est-ce là la réaction d'un de ces élèves qui s'est formé à ce que Philippe appelle l' "usine de crétins", ou serait-ce la tentation du dilettante qui refuse de gagner son pain à la sueur de son front?

Non! Philippe a voulu montrer que l'homme va naturellement se cabrer devant le travail. Lui qui n'a connu que le jeu, l'étude ou la dépendance de l'enfant, doit passer à travers un long apprentissage qui lui fera aimer le travail. Tel est le cas de Charles Blanchard, qui s'était fait à sa vie misérable, après avoir vécu toute son enfance dans la solitude et le malheur. Pour lui il n'était pas question de rêve de grandeur; il ne connaissait qu'un genre de vie. Ainsi, lorsque sa mère lui annonça qu'il avait atteint ses douze ans, et que son entrée dans le monde adulte faisait poindre des lueurs d'espoir, quelle ne fut pas sa déception de voir son fils, qui s'était si bien résigné à sa vie, refuser le salut qu'il pouvait se mériter par le travail! [6] Mais combien normale n'était-elle pas cette première réaction? Seuls, sont perdus ceux qui ont renoncé définitivement au seul facteur qui pouvait engendrer l'harmonie dans leur vie, c'est-à-dire le travail.

En effet, malgré ses tendances nietzchéennes ou anarchistes, il ne semble pas que Charles-Louis Philippe ait envisagé la possibilité d'une vie sans travail. Dans la

[6] Charles Blanchard, pp. 81-88.

société établie d'alors, seuls les riches jouissaient de ce privilège et pour cette raison il leur reproche ce bonheur qu'ils n'ont pas mérité. [7] Par contre dans Bubu de Montparnasse, la dualité de Philippe nous fait croire qu'il se range du côté de Bubu, qui s'est hissé par sa volonté, au-dessus de l'ordre et des lois du travail:

> ... pendant que les uns souffrent et pendant que les autres peinent; il peut conquérir ce qui l'entoure... [8]

Mais jusqu'où Philippe est-il prêt à concéder des privilèges à l'homme supérieur? Car même s'il a admiré Bubu, il ne faudrait pas se méprendre. Son oeuvre est sans contredit, un rappel à la nécéssité et à l'éfficacité du travail comme moyen de rendre cette vie un peu plus heureuse et digne. Un peu comme Voltaire qui, à travers les péripéties de Candide, montre qu'il importe seulement de "cultiver son jardin" afin de rendre la vie supportable, Philippe présente le travail comme moyen de salut. Et à cela, il a ajouté une autre dimension: la joie.

> Je t'ai exprimé plusieurs fois," disait-il à Vandeputte, mes idées sur le travail qui nous fortifie. Il y a encore une raison de joie: c'est que nous mangeons un pain que nous avons gagné et qu'il faut, en toute justice, gagner le pain que l'on doit manger. [9]

Ainsi Philippe a voulu montrer chez des personnages comme Berthe Méténier, Marie Donadieu et même Croquignole, cette absence de joie réelle, n'étant pas basée sur la

7 Lettres de Jeunesse, p. 126.

8 Bubu de Montparnasse, p. 99.

9 Lettres de Jeunesse, p. 124.

satisfaction d'une vie calme et paisible. Chacun d'eux a cherché l'issue la plus facile, pour s'apercevoir un jour qu'il avait trop demandé à la vie. Tel est le cas de Berthe Méténier qui arrive à déduire de ses misères qu'en retournant à son métier de fleuriste, elle retrouverait sa dignité et sa tranquillité. Elle le réalisait trop tard, car être heureux est un métier qui demande l'effort constant d'une vie.[11] Marie Donadieu avait commis la même erreur, courant d'un plaisir à l'autre, et parce qu'elle trouvait le travail ennuyeux, elle y avait renoncé:

> Elle n'aimait pas le travail et ne voyait en lui que la répétition d'un geste, que l'abdication de tous les autres gestes. [12]

On voit ici que Philippe a voulu condamner l'attitude de ces gens qui ont cherché à mériter gratuitement un bonheur édénique, comme étant une tendance évasive, dangereuse et peu sage.

En effet, il ne croit pas au bonheur artificiel parce qu'il accepte que, fondamentalement, l'homme doit souffrir:

> J'eusse été bien malheureux si j'avais eu du bonheur, dit Jean Bousset. [13]

Il croit comme Voltaire que le pauvre qui se voit soudain au milieu d'un Eldorado ne peut pas contrôler son bonheur. Il se fait emporter comme dans un tourbillon, et dans sa soif du plaisir, il s'achemine vers sa perte. Telle est l'histoire

11 Marie Donadieu, p. 315.

12 Ibid., pp. 105-106.

13 Ibid., p. 86.

de Marie Donadieu qui, à Paris, avait trouvé l'Eldorado qu'elle cherchait. Elle fit tout pour apprendre à "flotter" [14] et elle y réussit, mais en cherchant à donner trop d'expansion à son bonheur, elle en ébranla la fragilité.

Croquignole comporte aussi le même "message": à savoir que le bonheur gratuit est de courte durée. En effet, c'est l'histoire d'un employé de bureau qui, après la mort de sa tante, se trouve riche d'un bonheur de quarante mille francs et qui abandonne son travail pour faire la noce pendant deux ans. Ensuite, il se suicide. Voilà une autre "preuve", d'après Philippe, que l'homme doit se soumettre à la loi du travail.

Cependant ce qui, dans Croquignole, nous étonne, c'est l'ascétisme que témoigne Claude Buy vis-à-vis du travail. En effet, rien dans la description du travail de bureau ne semble être intéressant. Le bureau: "c'était une chambre loin du monde " [15] et le travail:

> On écrivait, poussant le papier de la main gauche, penchant la tête à droite pour mieux voir et dans un mouvement instinctif qui rapprochait le travail des yeux et l'éloignait un peu du coeur. [16]

En dépit de cela, par une croyance masochiste, Claude Buy sent que sa vie est sans effort et qu'il se laisse endormir dans la complaisance. Alors, dans son angoisse il expose

[14] Marie Donadieu, p. 130.

[15] Croquignole, p. 6.

[16] Ibid., p. 5.

à Félicien Teyssèdre ce qu'il entend par la loi du travail et lui parle de sa culpabilité devant la paix qu'il prétend ne pas mériter.

> Monsieur, il y a une parole: 'Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front.' Je crois fermement à la vérité de cette parole. Mon père et ma mère travaillaient à tour de bras et j'ai toujours trouvé que cela était juste. Moi, je m'endors, je me laisse vivre, je suis assis ici auprès de vous. Vous voyez, j'ai même le temps de parler philosophie. Alors, quoi! Que faisons-nous de la malédiction du travail? 17

La suite des événements nous prouve qu'il avait raison de craindre. Il aimait Angèle et se proposait de l'épouser; son bonheur semblait devoir durer, lorsque vint Croquignole. Et Angèle succomba parce qu'on lui avait enseigné qu'il n'y avait pas que le travail dans la vie.

Cet incident nous fait donc remarquer l'importance que Philippe a attachée au travail comme facteur de moralité.[18] Est-ce que Angèle n'aurait pas été heureuse de vivre de son travail et de rêves d'amour simple? Bubu, serait-il devenu ce parasite qui abusait de Berthe? Si Marie Donadieu avait accepté la loi du travail, serait-elle allée d'un amour à l'autre, d'une tromperie à l'autre? La réponse, Philippe l'a donnée à travers la trame des événements qui viennent à un point révéler à chacun de ces individus leur erreur.

17 Croquignole, p. 53.

18 "Le travail et les travailleurs dans l'oeuvre de Charles-Louis Philippe," article du Floréal, (20 août, 1921), dans Mon compatriote, Charles-Louis Philippe, p. 169.

Vu de cet angle, le travail nous apparaît comme une force rédemptrice pour ces gens qui acceptent la vie comme un défi. Ce défi est dur mais lorsqu'il y a répondu, l'homme est sauvé car il a ainsi affirmé la signification de sa vie. Lui-même nous a parlé de ses longs mois d'attente qui l'ont purifié et qui lui ont montré que la vie devait être vécue dans l'acceptation de la "malédiction du travail":

> J'abandonnerai tous mes rêves supérieurs, ceux qui traînaient des sabres et ceux qui rêvaient d'un emploi riche et fainéant. Je partis, mais ce ne fut pas un départ, ce fut un retour. Je revins auprès des miens avec des désirs sages comme un travailleur revient auprès de son travail. [19]

Hélas ce salut par le travail est long et violent comme le témoigne l'apprentissage de Charles Blanchard chez son oncle qui était sabotier. Le jeune homme se voyait subitement jeté dans le monde du travail, monde étrange qui l'effrayait par sa nouveauté comme par son activité qui comportait la violence et l'acharnement d'un combat. C'est en des termes de "bataille", de "combat", de "fureur guerrière", de "vengeance", de "rage" et d'"ennemi" [20] que Philippe nous décrit l'activité de Baptiste Dumont. L'enfant, qui jusqu'à présent, n'avait connu que la résignation allait-il accepter cette nouvelle activité? D'abord, il refuse et comme l'animal à qui l'ont veut imposer un joug, il se cabre. Mais lentement,

19 La Mère et l'Enfant, p. 169.

20 Charles Blanchard, pp. 92-93.

comme un bon maître, Baptiste Dumont lui montre par son travail comment l'homme peut être plus fort que la fatalité en créant un monde qui sera meilleur que Dieu l'a voulu.[21] Pour lui le résultat se traduira en une vie meilleure, meilleure par ses acquisitions matérielles, meilleure aussi parce que le travail donne à l'homme des valeurs inestimables, à savoir, "le calme, l'équilibre et l'assurance."[22] Or, comme le dit Philippe, "Le travail ne lâche pas ceux qu'il a choisis."[23] Charles Blanchard a repris confiance et par son travail, est devenu cet homme énergique que Philippe a présenté comme étant son père. Ainsi Charles Blanchard complétait le portrait de ses parents qu'il avait tant admiré pour leur vie de travail. Voici maintenant ce qui caractérise ces deux vies.

Dans son livre, La Mère et l'Enfant, Charles-Louis Philippe a voulu rendre hommage à l'amour maternel en comparant la mère, par son dévouement, à l'artiste qui crée avec soin un objet d'art.

> Les mères des petits enfants sont pareilles à ce beau sculpteur. [24]

Elle n'est que dévouement et patience car elle prépare son enfant à remplir son rôle dans la société. Philippe retrace la vie de "l'Enfant" alors que "la Mère" guide ses premiers pas, lui apprend à sourire et à parler. Comme un sculpteur,

21 Charles Blanchard, p. 96.

22 Ibid., p. 223.

23 Ibid., p. 108.

son amour du beau se traduit, dans le soin de son travail. Alors Philippe n'hésite pas à classer le travail de la mère au rang des plus grandes oeuvres en montrant que par son intuition elle est plus efficace que les savants:

> Le coeur d'une mère est un gros volume de science. [25]

Ainsi elle peut guérir parce qu'elle possède en elle l'amour et le dévouement.

Philippe a aussi loué la Mère dans cet éloge émouvant de La Mère et l'Enfant, pour sa simplicité et sa modestie qui entre dans le cadre de sa vie de travail. Il décrit l'habillement de sa mère:

> On y voit ton bonnet blanc qui te coiffe, comme un toit modeste la maison d'un bon homme, ton corsage noir où des aiguilles sont piquées, ton tablier bleu, de travail et de simplicité. On y voit tes jupes aussi, tes pauvres jupes couleur des choses et qui ne craignent pas la poussière. Voilà, maman, et je comprends que si tu n'es pas parée, c'est parce que la vie des femmes se compose de besognes plutôt que de toilettes. [26]

Il comprenait combien le travail pouvait simplifier les goûts, et c'est pourquoi il haïssait les riches qui avec leur argent détruisaient chez les jeunes filles l'esprit de travail et de simplicité. [27] En parlant du travail modeste de la mère à la maison, Philippe lui a donné quand même une grande importance dans la vie d'un foyer. En effet, il s'y réfère comme le "métier de l'ordre et de l'alignement," [28] métier

[25] La Mère et l'Enfant, p. 22.

[26] Ibid., pp. 31-32.

[27] Bubu de Montparnasse, p. 23.

[28] Charles Blanchard, p. 100.

qui entre dans le cadre du travail de l'homme et qui le complète.

> Le travail de mon père est celui qui nous donne la vie et ton travail consiste à l'ordonner. 29

Pour ce qui est de son père, Philippe le présente comme un homme de travail qui a su assurer un minimum d'aisance à sa famille. Il était consciencieux et régulier. Un trait suffit pour nous montrer sa discipline. Ainsi il arrête court ses recommendations à son fils en disant:

> Voilà qu'il est une heure et demie, il faut que j'aille travailler. 30

Comme il était économe de son temps, Pierre Bousset l'était de ses biens. Il est vrai que Philippe semble se moquer de l'économie de son père - celui-ci n'aimait pas donner à manger à Paul Lartigaud,[31] il disait à Jean de se méfier des amis qui veulent emprunter de l'argent, [32] mais en somme Philippe ne pouvait que faire l'éloge de la sagesse de son père qui contrairement au Père Perdrix, avait reçu de sa vie de travail, "le calme, l'équilibre et l'assurance."

Tel est l'enseignement que Philippe a tiré du travail; pas de promesses de plaisirs ni de joies accentuées, mais la promesse d'une satisfaction calme, qui vient de la certitude

29 La Mère et l'Enfant, p. 101.

30 Le Père Perdrix, p. 54.

31 Ibid., p. 40.

32 Ibid., p. 51.

qu'a l'homme d'avoir fait ce qu'il pouvait faire, et qui n'est rien de moins que la pleine réalisation de soi-même.

CHAPITRE 7

POUR UN REDRESSEMENT HUMAIN

Giraudoux, dans un article important, essaie de définir l'oeuvre de Charles-Louis Philippe, par rapport à l'ensemble de la littérature française. Il prétend que Philippe fût le seul écrivain qui eût parlé du peuple sans le trahir.[1] Pour ce qui est de bien d'autres littérateurs, il lui semblerait qu'ils se soient dissociés de l'humanité contemporaine[2] et il ajoute:

> Il y a dans notre littérature des considérations sur la misère, pas une seule expression de la misère,... [3]

En effet, Philippe a parlé de la misère, l'évoquant avec passion, luttant avec lui-même dans l'élaboration de son style pour que chaque mot donne à ses propres émotions subjectives leur pleine intensité, afin que le lecteur à son tour puisse s'éveiller à la beauté comme à la pitié. A la pitié surtout car malgré leur courage, la vie de ses personnages est remplie d'espoirs déçus, de désillusions.

Cependant, si l'oeuvre de Philippe est un témoignage de

1 "Charles-Louis Philippe, " Littérature, p. 90.

2 Ibid., p. 91.

3 Ibid., p. 91.

pitié à la Dostoïevsky qui porte en lui-même l'espoir d'un monde meilleur, le lecteur se sent désemparé par la contradiction qui se manifeste dans cette oeuvre. En effet, il s'en dégage un message nietzschéen, qui invite l'homme à se réfugier dans un individualisme étroit, et qui semble exalter la force. On se demande alors comment il a pu réconcilier cette tendance à glorifier la force avec son désir de développer cette fameuse pitié qui doit conduire à la compréhension et à la justice, et qui représente un esprit de tolérance remarquable, une grande émancipation de la mentalité étroite de la bourgeoisie renfermée sur elle-même.

Lucien Jean, syndicaliste et proudhonisant, l'ami de Philippe, s'était étonné de cette dualité qui avait fait passer Philippe de sa position de pitié humaine très large jusqu'au nietzschéisme de Bubu de Montparnasse, et il a tenté de l'expliquer. Il a vu alors dans cette attitude le doute de l'homme qui cherchait sa vérité [4]. Par conséquent comme nous allons le voir, il ne serait pas juste de dire que Philippe a été nietzschéen.

Certes Philippe a maintes fois affirmé sa force, disant même qu'il était plus près de Nietzsche que de Dostoïevsky[5], mais son oeuvre est implicitement une tentative pour diriger la société vers une plus grande humanité, car la pitié faisait

4 "Charles-Louis Philippe," dans "Notes critiques," Parmi les hommes, ed. Rencontre, (Lausanne, 1960), p. 230.

5 Lettres de Jeunesse, p. 160.

partie de l'âme de Philippe et l'incitait à éveiller la conscience de l'humanité.

Lorsque Charles-Louis Philippe parle de lui-même dans son oeuvre, il ne cherche donc pas, comme nous l'avons constaté, à cacher que ses sentiments le portent à se ranger du côté de ceux qui souffrent. Ceci s'expliquait par ses origines et son éducation: ses premiers pas sur la route de cette pitié, il nous dit les avoir fait avec sa soeur alors qu'il l'incarne par une projection littéraire dans La bonne Madeleine. Il raconte comment elle lui enseignait la bonté et la pitié: il se souvient qu'elle partageait ses fruits avec lui, et qu'elle lui avait parlé de ce jeune homme du village qu'on avait vu pleurer parce qu'il partait pour la guerre en Tunisie. Alors Philippe commente:

> Ainsi Madeleine ouvrait mon coeur à la pitié. [6]

> ..., elle mange une poire et la partage avec moi pour m'apprendre la bonté, elle parle de guerre pour que je m'apitoie. [7]

Puis il se souvient, qu'alors qu'il était encore enfant, avoir vu deux trimardeurs qui dans leur besoin de sympathie devant la misère de leur vie, s'approchaient l'un de l'autre, se pressaient la main et s'embrassaient.[8] Cela encore lui apprenait que pour certains, la vie est dure et qu'ils cherchent de la sympathie. Il se rappelle aussi ses années

[6] La bonne Madeleine, p. 16.

[7] Ibid., p. 16.

[8] La Mère et l'Enfant, pp. 138-139.

au lycée, pendant lesquelles les souffrances que lui faisaient souffrir les pions, incitèrent en lui des rêves de vengeances.[9] Mais il ajoute plus loin après avoir vu les officiers dans leur rôle:

> Depuis, je n'ai plus voulu être officier parce que les officiers sont trop beaux et manquent de coeur en faisant souffrir les soldats. [10]

Déjà, il se rendait compte que la misère n'était pas naturelle parce qu'elle était imposée par l'égoïsme de certains, et il refusait d'être de ceux-là.

Mais lorsqu'il fit son entrée dans le monde, il se vit attirer vers le dilettantisme plutôt que vers l'engagement. Ce qui se passa en lui-même, il l'a exposé symboliquement dans Le Père Perdrix à travers Jean Bousset, [11] ce jeune ingénieur qui d'abord vivait sa vie sans se soucier des misères des autres. Puis un jour après avoir entendu les griefs des travailleurs, il renonça à cette attitude bourgeoise. C'est alors, comme on s'en souvient, qu'il se joignit aux travailleurs et qu'on le congédia. Le résultat? Il fut bienfaisant:

> Il connut alors un singulier prurit de se rabattre encore, de trouver les siens trop hauts pour lui et de chercher jusque chez les pauvres son équilibre et sa foi. [12]

De même, Philippe se rendait compte que son oeuvre fictive

[9] La Mère et l'Enfant, pp. 136-138.

[10] Ibid., p. 148.

[11] Le Père Perdrix, pp. 141-149.

[12] Marie Donadieu, p. 77.

devait être imprégnée d'un regard de pitié. Un regard qui non seulement étudierait les hommes dans leurs luttes et misères, mais s'introduirait à l'intérieur de l'homme pour comprendre ses peines et ses drames.

> Maintenant, il faut des barbares. Il faut qu'on ait vécu très près de Dieu sans l'avoir étudié dans les livres, il faut qu'on ait une vision de la vie naturelle, que l'on ait de la force, de la rage même. 13

En somme, Philippe veut jouer un rôle tolstoïen de prophète qui doit enseigner une nouvelle religion naturelle, inspirée du coeur et non des livres, et qui prêcherait comme le christianisme primitif, l'amour, la compréhension et la pitié, tout en réclamant comme les socialistes le règne de la justice. Il faut noter alors que Philippe est bien de son époque lorsqu'il préfère un enseignement naturel à celui des livres. Gide, Whitman, Maurice Le Blond, et Dostoïevsky s'étaient tous orientés dans le même sens. Ainsi, voyons donc comment cette nouvelle religion se manifeste dans son oeuvre.

Dans ses premières oeuvres, Philippe n'a pas cherché à théoriser sur la misère. Il a voulu simplement peindre les désirs et les désillusions des misérables devant l'amour. De là se dégage son message de pitié car grâce à sa capacité personnelle de souffrir il a su nous faire sentir le poids de leurs drames. Il expose par exemple, le drame des trois

13 Lettres de Jeunesse, p. 71.

gueux qui souffrent de ne pas pouvoir posséder la femme, et qui, après qu'ils eurent violé une jeune fille , semblent écrasés de remords.[14] Dans "Le pauvre amour en chair,"[15] il décrit le dégoût moral du jeune homme qui achète l'amour. Cependant, l'auteur ne se laisse pas aller à la récrimination. Il semble accepter le tragique des malheurs et il veut s'en servir comme message de compréhension et de pitié.

On sent cette attitude surtout quand il expose l'innocence de Marie.[16] Rappelons les faits: tout chez Marie incite à la sympathie, elle est pauvre et infirme, mais comme toute jeune fille, elle rêve d'amour. Philippe nous la montre heureuse, dans son travail et dans ses rêves:

> ... vous savez bien que nos rêves sont des enfants qui font des guirlandes même avec de pauvres fleurs. Marie était de celles-ci.[17]

Déjà elle rêvait d'un Prince Charmant et de mariage, mais elle n'avait pas compté sur l'indifférence et même la méchanceté de ceux qui ont tous les atouts en leur faveur: beauté, santé et richesse. C'est alors qu'elle découvrit la vraie face de la société et que commença son supplice: Berthe, son amie, qui se mariait avait refusé de l'inviter à faire partie de son cortège, et, à la noce, elle sentit qu'on l'ignorait et que ses amies se moquaient d'elle. Cela lui avait

14 "La chair de trois gueux," pp. 115-125.

15 La bonne Madeleine, pp. 141-155.

16 "La pauvre Marie,"

17 Ibid., p. 40.

fait découvrir le poids de son infirmité:

Jamais elle n'avait remarqué combien elle marchait mal. [18]

Cependant, elle ne devait pas perdre espoir de sitôt. Elle mit tous ses espoirs en cet ouvrier qui devait venir poser un carreau. Il vint, mais il ne porta pas attention à Marie. Avec son départ, il fermait pour Marie les portes de l'espoir:

> Il partait avec un bruit de porte décisif et qui divisait la vie en ses deux parts, laissant au dehors la joie et fermant la maison sur le malheur. [19]

En montrant le sort qui est ainsi réservé à Marie, Philippe n'a pas cherché à condamner tant qu'à éveiller la conscience des gens qui ignorent ou même sont indifférents aux misères humaines. Il est entré dans l'âme de cette malheureuse, exposant ses espoirs et ses tourments, pour révéler à ceux qui sont heureux, ce qu'ils ont oublié sur le peuple des malheureux. En effet, c'est là le fondement d'une religion authentique que Philippe construit sur les ruines de toutes les religions établies qui avaient cessé d'être efficaces, n'étant plus que des sytèmes de conventions qui permettaient aux riches de conserver le pouvoir. En effet, si la misère existe, c'est que l'homme l'a acceptée: les pauvres la subissent sans lutter en disant tout simplement: "Nous n'avons pas de chance," [20] et les riches, tout comme M. Edmond, [21] n'ont pas senti que leur bonheur apparent n'était

18 La pauvre Marie, p. 57.

19 Ibid., p. 82.

20 La Mère et l'Enfant, p. 85.

21 voir Le Père Perdrix.

que le résultat de l'oppression qu'ils exerçaient sur la société.

Or, on peut déduire à travers son oeuvre que Charles-Louis Philippe estime qu'il est temps que l'homme cesse de se laisser tromper par l'artifice, qu'il retourne ainsi à ses sentiments les plus naturels et qu'il s'efforce de retrouver en chacun la dignité et la bonté qui ennoblit toute personne. Ainsi disait Jean Bousset:

> ... j'ai compris qu'il fallait éliminer les apparences et ne demander au monde que la grandeur et l'essentiel. (...) Aujourd'hui, c'est le temps de la vie. J'ai rompu mes attaches. C'est le temps des abandons et des nouveaux principes. 22

Le temps du dilettantisme n'est plus car il faut que l'homme redevienne plus humain envers l'homme, qu'il cherche sa vertu et qu'il aille au devant des malheureux sans crainte et avec pitié.

Cet engagement dans la pitié, Philippe l'a exposé dans La Mère et l'Enfant alors qu'il voulait glorifier cet amour total de mère qui suit toutes les étapes de son fils, qui ressent les mêmes souffrances et vit les mêmes inquiétudes que son fils. Dans Charles Blanchard, on retrouve encore le même amour rempli de pitié. Chez Solange Blanchard, la pitié semble d'autant plus héroïque parce que Solange est veuve, et pauvre. Elle lutte pourtant parce qu'elle rêve du jour où son fils sera sauvé:

22 Marie Donadieu, pp. 90-91.

> Il saura travailler, pense-t-elle. Chaque soir, il aura gagné sa journée. Il sera heureux lorsqu'il sera grand. Il ne sera pas comme sa mère. 23

Pour Philippe cette pitié est d'une intensité qui peut sauver l'humanité qui souffre de l'injustice.

Or si la pitié de la mère peut sembler instinctive, la nature humaine est faite pour condamner aussi et Philippe, pour s'opposer à l'étroitesse bourgeoise a essayé de comprendre ces femmes qui s'étaient laissées entraîner à la prostitution. Il les a vues avant tout comme des malheureuses. Ainsi il se révolte contre la dureté des jugements qu'on passe sur elles et il essaie de montrer qu'il y a moins chez elles de méchanceté que de manque d'équilibre entre leur appétit et leur jugement.

> Il n'y a pas la juste balance de votre ventre à votre tête. Les hommes ne veulent pas le comprendre, ou alors ils ne viendraient pas nous parler de vos péchés. 24

Telles sont les paroles d'encouragement que Jean Bousset donnait à Marie Donadieu. En effet, elles reflètent l'attitude de compréhension de Philippe qui veut qu'on aide à ces parias des villes à retrouver la voie du respect et du travail honnète.

Par conséquent, l'homme doit s'initier à la misère pour ensuite vouloir la soulager. En effet, Bubu de Montparnasse est d'une part l'étalage des misères d'une petite prostituée et d'autre part l'apprentissage de Pierre Hardy à la pitié.

23 Charles Blanchard, p. 83.

24 Marie Donadieu, p. 153.

D'abord, Pierre Hardy se dévoile comme jeune homme sérieux qui veut croire que faire la noce calmerait son ennui. Alors il commence à parcourir les rues jusqu'à ce qu'il rencontre Berthe Méténier. De cette rencontre, il lui resta le regret de ses cinq francs. Chez lui, il ne vint nul remords, acceptant que la prostitution et ses misères fassent partie de la vie. Certes , Pierre Hardy se montrait compréhensif envers Berthe par la suite, mais Philippe veut montrer qu'il est comme bien d'autres, un de ceux "qui s'intéressent à la misère, en profitent d'abord et ensuite ne pensent plus à la soulager." 25

C'est alors que l'influence de l'ami de Pierre, Louis Buisson, commença à se faire sentir. Louis Buisson lui parla de cette jeune fille, qui, sans se méfier tomba entre les mains d'un souteneur. Il lui parla aussi de ce jeune homme riche qui l'aimait au point d'agir en domestique à son égard. Et Louis Buisson concluait:

> Il faut aimer les filles qui souffrent. J'ai toujours cru que si nous ne pouvions pas les sauver, c'est parce que nous ne pouvions pas assez les aimer. 26

La semence était tombée en bonne terre. Ecoutons Philippe exposer les résultats:

> Alors Pierre Hardy sentit l'histoire de Louis Buisson comme un feu dans son coeur. Véritablement il sentit les choses, mille choses le frapper ensemble, monter et noyer sa voix comme un débordement de maux. Puis il eut la sensation du bonheur dans la paix, parce qu'il avait fait un pas d'amour,... 27

25 Bubu de Montparnasse, p. 177.

26 Ibid., p. 112.

Ainsi, en faisant ce pas, Pierre Hardy entrait réellement dans le monde de la souffrance en abandonnant sesconcepts étroits qui le poussaient à se renfermer sur lui-même dans un bonheur frelaté. C'est avec d'autres yeux qu'il regardait maintenant la maladie de Berthe, car pour lui ce qu'on considérait en termes de "Honte" et de "Mal" [28] il le vit comme un autre malheur qui retombait sur l'humanité souffrante. Pouvait-il maintenant condamner Berthe qui en dépit de sa vérole continuait son métier? Certes, non:

> Ce n'est rien, Seigneur. C'est une femme sur un trottoir, qui passe et qui gagne sa vie parce qu'il est bien difficile de faire autrement. 29

Or s'il est beau de montrer de la compassion, il faut aussi aider les malheureux. Tel est le message de Philippe. Ainsi lorsque Philippe parlait de Berthe à Vandeputte, il lui disait comment il voulait la sauver:

> J'aurais voulu l'élever jusqu'à moi, lui donner une belle âme de peuple. 30

Dans une autre lettre lorsque Berthe parle d'une rechute vers son ancienne profession, il lui dit:

> Je la catéchise.

Et il demande aussitôt à Vandeputte:

> As-tu pensé parfois à ce que tu dirais à une jeune fille qui se disposerait à tourner mal? 31

[27] Bubu de Montparnasse, p. 118.

[28] Ibid., p. 120.

[29] Ibid., p. 156.

[30] Lettres de Jeunesse, p. 106.

[31] Ibid., p. 113.

Cette difficulté, Philippe l'a exposée à travers Pierre Hardy qui a essayé de mettre en pratique "l'amour brûlant" [32] dont lui parlait Louis Buisson. Et c'est alors qu'il s'est aperçu qu'un individu pouvait essayer d'aimer les malheureux, de soulager leur souffrance et de les diriger vers le bien, et, malgré toute sa pitié, échouer dans sa tâche. Pourquoi? Parce que la réforme de la société est une tâche qui demande un effort commun. Ainsi lorsque Bubu vient enlever Berthe, Philippe conclut:

> Elle partait dans un monde où la bienfaisance individuelle est sans force parce qu'il y a l'amour et l'argent, parce que ceux qui font le mal sont implacables... [33]

De la même façon, Philippe a voulu montrer dans Le Père Perdrix, l'inutilité de la pitié individuelle. En effet, à cause de l'égoïsme des gens de sa petite ville, Jean Bousset a dû prendre le Père Perdrix à sa charge. Mais malgré sa charité, il fut incapable, seul, de sauver ce vieillard.

Certes, Philippe ne voyait pas de changement immédiat dans la société, mais il n'a pas pour cela cessé de réclamer, non seulement de la compréhension et de la pitié pour les malheureux mais aussi une nouvelle attitude devant la justice, parce qu'il savait que les pauvres sont plus souvent excusables que condamnables. Il s'agit d'ailleurs d'une intuition, non pas d'une idéologie de sociologue.

[32] Bubu de Montparnasse, p. 176.

[33] Ibid., p. 224.

> Il n'est pas nécessaire d'étudier la question. Je sais, les yeux fermés, que ce sont les pauvres qui ont raison. 34

Est-il étonnant alors de voir Philippe décrire avec mépris ces agents de police, qui représentent l'inflexibilité et l'esprit aveugle de la loi? Ecoutons-le décrire ces agents dans Bubu de Montparnasse:

> Les agents des moeurs vont par deux. Il est facile de les reconnaître à cause de leur regard, de leur mise malpropre et de leur marche grave. Ils sont malpropres comme leur métier. 35

Et, comme ils prennent leur métier au sérieux, il leur faut des coupables pour justifier leur fonction. Dans "Histoire de Chasse" [36] Philippe a voulu ridiculiser leur zèle, alors qu'il raconte l'histoire de ce paysan qui marchait avec sa serpette sur l'épaule. Quelqu'un tira un coup de fusil et les deux policiers qui l'avaient entendu arrivèrent chez lui et l'accusèrent. Comme il n'avait même pas de fusil, il dut en acheter un, parce que la loi demande qu'en pareil cas, l'arme soit confisquée. Ce fait, pour Philippe représente la bêtise et l'intransigeance de ceux qui se chargent de la justice. C'est pourquoi, comme l'avocat qui cherche à disculper l'accusé, il prend la défense de ces criminels, considérés comme des espèces de victimes ou de malades. Il veut montrer au fond, comme

34 "Le visiteur," Dans la petite ville, p. 147.

35 Bubu de Montparnasse, p. 14.

36 Chroniques du Canard Sauvage, pp. 129-130.

les grands penseurs socialistes et anarchistes, que c'est sur la mauvaise forme de la société que retombe la responsabilité de leurs fautes. Prenons le cas de Gilmour qui, lorsqu'on le jugea, déclara être orphelin et ne pas même savoir lire. Philippe dit:

> ... il y avait là un bien autre assassinat que celui d'une fille déjà vieille. [37]

Donc s'il a fait fausse route, ce n'est pas par méchanceté mais parce que pour lui, c'était la seule avenue qui s'offrait. "Croyez-vous qu'il eût tué s'il eût pu ne pas tuer? " [38] demande Philippe alors qu'il parle d'un autre jeune homme qu'on a condamné.

Philippe semble croire qu'au fond tout homme est bon, c'est pourquoi il regrette que les jurys soient composés de "médiocres" [39] qui jugent seulement d'après leurs normes de vie. Cependant il déplore encore plus, que le jury ne juge pas dans un esprit de compassion et Philippe demande qu'on ne juge pas le crime mais le criminel. [40] Par contre, Philippe admet que la condamnation est nécéssaire dans certains cas mais il rejette définitivement l'éxécution comme solution, la peine capitale étant considérée comme un échec de la part de la société.

37 "Gilmour," Les Chroniques du Canard Sauvage, p. 167.

38 "Le condamné à mort," Les Chroniques du Canard Sauvage, p.31.

39 "Brierre," Les Chroniques du Canard Sauvage, p. 189.

40 "Le crime de la rue Chalgrin," Les Chroniques du Canard Sauvage, p. 57.

> En vérité, vous le dépassez dans le mal. (...) Liez-lui les poings et alors vous n'aurez plus à vous défendre. Et la violence que vous condamnez en lui, que ne la condamniez-vous pas en vous-même? 41

Ainsi Philippe demande que ceux qui sont en charge de l'exécution des lois le fassent dans un esprit d'harmonie et non dans un esprit de revanche pour que l'homme apprenne à vivre dans le respect de la vie humaine. Respect qui se manifestera dans les sociétés par des témoignages qui iront de la bienveillance à la justice.

Comme on vient de le voir, la pitié faisait réellement partie de l'âme de Charles-Louis Philippe, mais dans son oeuvre, il n'a pas cherché seulement à provoquer l'apitoiement. Il a fait vivre le drame des misères humaines, et il a exposé la dureté de l'homme pour l'homme. De là, il a tiré son message de compréhension et de justice. Pour Philippe la pitié n'était qu'une autre des vérités que lui dictait son coeur. C'était une vérité qu'on ne pouvait pas s'imposer, mais qu'il fallait répéter afin qu'elle s'installe dans la vie des hommes, sans violence, comme une autre de ces attitudes humaines qui préparent l'avènement d'un monde idéal.

41 "Le condamné à mort,"p. 36.

CONCLUSION

CONCLUSION

Nous avons voulu montrer dans cette thèse le double aspect sous lequel se dégage l'idéalisme social de Charles-Louis Philippe. En effet, bien que conscient de sa qualité d'artiste, il a refusé, comme beaucoup de grands romanciers, de dissocier son oeuvre des préoccupations sociales de son temps. Pour cette raison, il s'est attaqué à une société "dégradée", qu'il voyait se désintégrer de plus en plus sans qu'il n'y eût de sa part, une prise de conscience de la gravité de l'état des choses. Il a alors condamné les torts qu'il voyait autour de lui et qui le faisaient souffrir. C'est pourquoi ses personnages, sans se déguiser, sont souvent le porte-parole de leur auteur, laissant entendre ses griefs.

Mais il y avait aussi en Philippe un bagage de sagesse qui lui faisait croire à la possibilité d'un monde meilleur. C'est cette lueur d'optimisme qui nous fait voir en Philippe, non pas l'écrivain qui se penchait sur les aspects les moins louables de la société pour exploiter la curiosité du lecteur, mais l'écrivain qui sincèrement croyait être un de ces "nombreux prophètes" qui pouvaient suggérer à l'homme une nouvelle

attitude devant la vie. C'est pourquoi, afin d'éveiller les consciences, il a cru nécéssaire de mettre sous les yeux de ceux qui s'étaient engourdis dans leur médiocrité, le visage répugnant de leur vie. On voit donc jusqu'à quel point, le "message" social chez Philippe prend de l'importance.

Ainsi, dans la première partie de ce travail, nous avons vu l'aspect négatif de l'oeuvre de Philippe. D'abord, dans un thème qui revient à travers toute son oeuvre, il a exposé le climat faux de l'amour qui invite l'homme à convoiter les fausses valeurs de la vie, ce qui par conséquent conduit à l'abus des âmes innocentes. Alors on sent que Philippe a voulu chercher les causes de la déchéance de l'homme et de la société. Il s'est rappelé d'une part le rôle des bons parents qui ont accepté consciencieusement leurs responsabilités, et il a vu d'autre part le crime des parents qui, soit par négligence, soit par ignorance manquent à leur tâche créatrice. Dans les écoles et les lycées, il a vu là encore, l'échec de ceux qui préparaient les sociétés futures. Cet échec de l'homme, il l'a exposé alors dans toute sa brutalité à travers le portrait qu'il nous a brossé des villes, où l'homme semble s'être déshumanisé au point de ne plus sentir en lui l'élan humanitaire qui le porterait vers les autres. La cause de cette indifférence, il l'a trouvée dans le climat matérialiste où les richesses, accumulées grâce au système de l'argent, émoussent les consciences vis-à-vis les notions de compréhension, de pitié et même

de justice. C'est pourquoi, il a exposé le riche comme un être qui s'était placé non seulement en dehors de la communauté humaine, mais qui avait fait de lui-même une menace pour ces âmes qui sont sans défense, les pauvres.

Certes, la critique de Philippe peut parfois sembler assez voltairienne: elle est violente et destructrice, mais tel n'en est pas le caractère général, car il a critiqué la société avant tout dans un but de réforme. Ainsi pour rendre justice à Philippe et pour ne le considérer ni comme pleurnicheur, ni comme récriminateur, il a fallu voir le "message" implicite qui fait partie de sa critique. C'est ce "message" que nous avons tenté d'extraire dans la deuxième partie de ce travail.

Bien qu'implicite, le message de Philippe n'en est moins clair et se révèle d'un idéalisme profondément humain. En effet, sans déclarer allégeance à aucun parti politique, Philippe a puisé dans les philosophies anarchistes et socialistes, balançant entre ses désirs de vie calme et sa sympathie pour l'homme fort, et réclamant un système plus juste et plus humain. Mais ce qui donne à son idéalisme un caractère vraiment spécial, c'est qu'il a constaté que les premières réformes devaient commencer au sein de l'individu même, avant de s'attaquer aux structures sociales. C'est pourquoi, il a développé deux thèmes qui offrent la clef de ce développement humain. D'abord il a exposé l'importance du travail comme principe d'ordre, et celui de la pitié comme nécéssaire

à l'éveil de l'individu aux problèmes qui pèsent sur l'humanité moins fortunée.

Cependant, par son idéalisme Philippe se distingue aussi des idées de son temps, car un peu comme les pauvres dont il parle avec tant de compréhension, il s'est fait un "sens des choses" qui a laissé en lui la place pour l'espoir d'une évolution tranquille de la société d'où l'inutilité de la violence et de la révolution. A la place, il offre une nouvelle dynamique qui conduirait l'homme à se socialiser dans un univers, où tous seraient frères, unis dans l'amour et dans le travail, pour le plein développement de soi. Tel est la raison pourquoi il a loué l'homme fort, voyant en lui ce principe de dynamisme qui déclenche l'action dans une société , alors qu'il cherche sa solution aux problèmes d'un monde instable et dur.

Enfin, on peut se demander pourquoi l'oeuvre de Philippe n'a pas eu plus de succès. Aurait-elle froissé la délicatesse de ces gens un peu bourgeois, qui se seraient reconnus dans les vérités qu'il expose? Si c'est le cas, il faut espérer que nous avons laissé entrevoir un aspect de Philippe qui montre jusqu'à quel point, dans sa sincérité, sa critique tend à diriger la société vers la réalisation du monde idéal dont il rêvait.

BIBLIOGRAPHIE

A: EDITIONS DES OEUVRES DE PHILIPPE

PHILIPPE, Charles-Louis. La bonne Madeleine et la pauvre Marie (1898) et "Quatre Histoires de pauvre Amour" (1897). Gallimard. Paris, 1961.

PHILIPPE, Charles-Louis. La Mère et l'Enfant. (1900) Gallimard. Paris, 1950.

PHILIPPE, Charles-Louis. Bubu de Montparnasse. (1901) Fasquelle Editeurs. Paris, 1947.

PHILIPPE, Charles-Louis. Le Père Perdrix. (1902) Fasquelle Editeurs. Paris, 1948.

PHILIPPE, Charles-Louis. Marie Donadieu. (1904) Fasquelle Editeurs. Paris, 1951.

PHILIPPE, Charles-Louis. Croquignole. (1906) Fasquelle Editeurs. Paris, 1930.

PHILIPPE, Charles-Louis. Dans la petite ville. (1910) Fasquelle Editeurs. Paris, pas de date.

PHILIPPE, Charles-Louis. Les Chroniques du Canard Sauvage. Edition de la Nouvelle Revue Française. Paris, 1923.

PHILIPPE, Charles-Louis. Les Contes du Matin. (1916) Société Coopérative Editions Rencontre. Lausanne, 1962.

PHILIPPE, Charles-Louis. Lettres de Jeunesse à Henri Vandeputte. (1911) Gallimard. Paris, 1957.

PHILIPPE, Charles-Louis. Charles Blanchard. (1913) Gallimard. Paris, 1956.

PHILIPPE, Charles-Louis. Lettres à sa Mère. Edition de la Nouvelle Revue Française. Paris, 1928.

B. ARTICLES DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE

PHILIPPE, Charles-Louis. "L'Université," L'Enclos, (mars 1896), 102-104.

PHILIPPE, Charles-Louis. "Vingt ans," L'Enclos, IX, (novembre 1896), 12.

PHILIPPE, Charles-Louis. "Max Elskamp, "L'Enclos, XXII-XXIII, (1-15 mai 1898), 14-16.

PHILIPPE, Charles-Louis. "Francis Jammes," L'Enclos, XXVIII-XXIX, (1-15 août 1898), 139-143.

PHILIPPE, Charles-Louis. "Stéphane Mallarmé, "L'Enclos, XXXII, (15 octobre 1898), 235-238.

PHILIPPE, Charles-Louis. "Sur les Vers, "L'Art Social, II, (août 1896), 55-57.

C. OEUVRES CRITIQUES CONSULTEES

BARBERET, Gene J. "André Gide and Charles-Louis Philippe," French Review, XXVIII, (May 1955), 477-484.

CONNELL, Allison, Une Amitié Littéraire: Charles-Louis Philippe et Lucien Jean, thèse non publiée, Université de Paris, 1958.

DARSILES, Raymond. "L'Oeuvre," La Phalange, XLIII, (20 janvier 1910).

DEMOREST, J.J. "Le Primitivisme de Charles-Louis Philippe," French Review, XXIX, (February 1956), 306-313.

DETHARE, Vincent. Images et Pélérinages Littéraires, Paris, Edition du Vieux Colombier, 1962.

DUPUY, Aimé. "Charles-Louis Philippe et la Notion d'Enfance, " L'Information Littéraire," IV, (septembre-octobre 1950), 135-140.

ELIOT, T.S. Preface de Bubu of Montparnasse, New York, 1948. Avon Publications, Inc.

FOURCHAMBAULT, Jacques de. Charles-Louis Philippe, le bon Sujet, Edition Denoel, Paris, 1943.

FOURNIER, Albert. "Charles-Louis Philippe, cinquante ans après sa mort,"Europe, CCCLXXVII, (septembre 1960), 3-9.

GIDE, André. "La mort de Charles-Louis Philippe," Journal 1889-1939, Paris, Gallimard, 1960.

GIRAUDOUX, Jean, Littérature, Paris, Bernard Grasset, 1941.

GUILLAUMIN, Emile. Mon Compatriote Charles-Louis Philippe, Paris, Bernard Grasset, 1942.

GUISAN, Gilbert. Poésie et Collectivité 1890-1914, Le Message Social des Oeuvres Poétiques de l'Unanimisme et de l'Abbaye, Paris, F. Monier Libraire, 1938.

HEMMINGS, F.W.J. The Russian Novel in France 1884-1914, London, Oxford University Press, 1950.

JEAN, Lucien. Parmi les Hommes, Lausanne, Edition Rencontre, 1960.

JOURDAIN, Francis. "Charles-Louis Philippe," Maintenant, VI, (1947), 97-100.

________ "Né en Soixante-Seize: Charles-Louis Philippe," Europe, LVIII, (octobre 1950).

________ "Né en Soixante -Seize: Ceux du Carnetin," Europe, LIX, (novembre 1950) .

LANOIZELEE, Louis. Charles-Louis Philippe, Paris, Maurice Pernette, 1953.

LARBAUD, Valery. Ce vice impuni, la lecture: Domaine Français, Paris, Gallimard, 1953.

________ "Charles-Louis Philippe, La Phalange, XLIII, XLIII, (20 janvier 1910).

LAVAUD, Guy, "La Pensée," La Phalange, XLIII, (20 janvier 1910).

LEBOIS, André. "Grandeur et misères de Charles-Louis Philippe," Ch. XII, Admirable XIX Siècle, Editions Denoel, 1958.

POULAILLE, Henry. Nouvel Age Littéraire, Paris, Librairie Valois, 1930.

TALVA, François. Charles-Louis Philippe et son Oeuvre, Moulins, Crépin-Lebond, 1949.

________ "Evocation d'une Amitié, Charles-Louis Philippe et le Docteur Elie Faure avec des lettres inédites," Europe, 38ème année, CCCXXVII, (septembre 1960), 9-17.

D. ETUDES GENERALES

DECAUDIN, Michel. La Crise des Valeurs Symbolistes, Vingt Ans de Poésie Française, 1895-1914, Toulouse, Privat Editeur, 1960.

GURVITCH, Georges. Proudhon sa Vie, son Oeuvre avec un Exposé de sa Philosophie, Paris, Presse Universitaires de France, 1965.

HERBERT, Eugenia W. The Artist and Social Reform, France and Belgium 1885-1898, New Haven, Yale University Press, 1961.

LE CARDONNEL G. et VELLAY C. La littérature Contemporaine, Paris, Société du Mercure de France, 1905.

NEEDHAM H.A. Le Développement de l'Esthétique Sociologique en France et en Angleterre au XIX siècle, Paris, H. Champion, 1926.

SPITZER, L. Linguistics and Literary History, Essays in Stylistics, New York, Russell & Russell, 1962.

VERNOIS, Paul. Le Roman Rustique de Georges Sand à Ramuz, Paris, Librairie Nizet, 1962.

WOODCOCK, George. Anarchism - a History of Libertarian Ideas and Movements, Cleveland and New York, Meridian Books, 1962.

ZENKER, E.V. Anarchism, a Criticism and History of the Anarchist Theory, London, Methuen & Co., 1898.

E. DOCUMENTS

L'Enclos, novembre 8, 1896, no. 9, 1.

L'Enclos, "Le Théatre civique," juin 1897, no. 15, 31-32.

L'Enclos, "Le Théatre civique," juillet 1897, no. 16, 34-38.

Les Amis de Charles-Louis Philippe, Bulletin no 17 (déc. 1959).

Bulletin no. 18 (déc. 1960).

Bulletin no. 19 (déc. 1961).

Bulletin no. 20 (déc. 1962).

Bulletin no. 22 (déc. 1964).